

Société de Thérapie Familiale
Psychanalytique d'Ile-de-France
Siège social : 6, rue Oberkampf – 75011 Paris
Secrétariat : 13 rue Henri de Guénégaud, 77410 Fresnes-sur-Marne
07 52 05 22 05 – secretariat.stfpif@gmail.com
www.psychanalyse-famille-idf.net

L'INTERMÉDIAIRE

Numéro Spécial 97 Retour vers le futur, les 30 ans de la STFPIF

- L'arbre généalogique de la STFPIF p.2
- Editorial p.3
- Un peu d'histoire : la création de la STFPIF par E. Darchis p.3
- Interview de G. Decherf par F. Baruch et M. Mercier p.7
- Interview d'A.M Blanchard par D. Pilorge p.11
- Interview d'A. Eigner par C. Fischhof p.15
- Ce que nous avons hérité de nos pairs, par S. Collins-Bur :
Interviews de C.Diamante, E. Darchis, A. Eigner et S. Tisseron p.17
- Poèmes et peintures de G. Decherf p.35

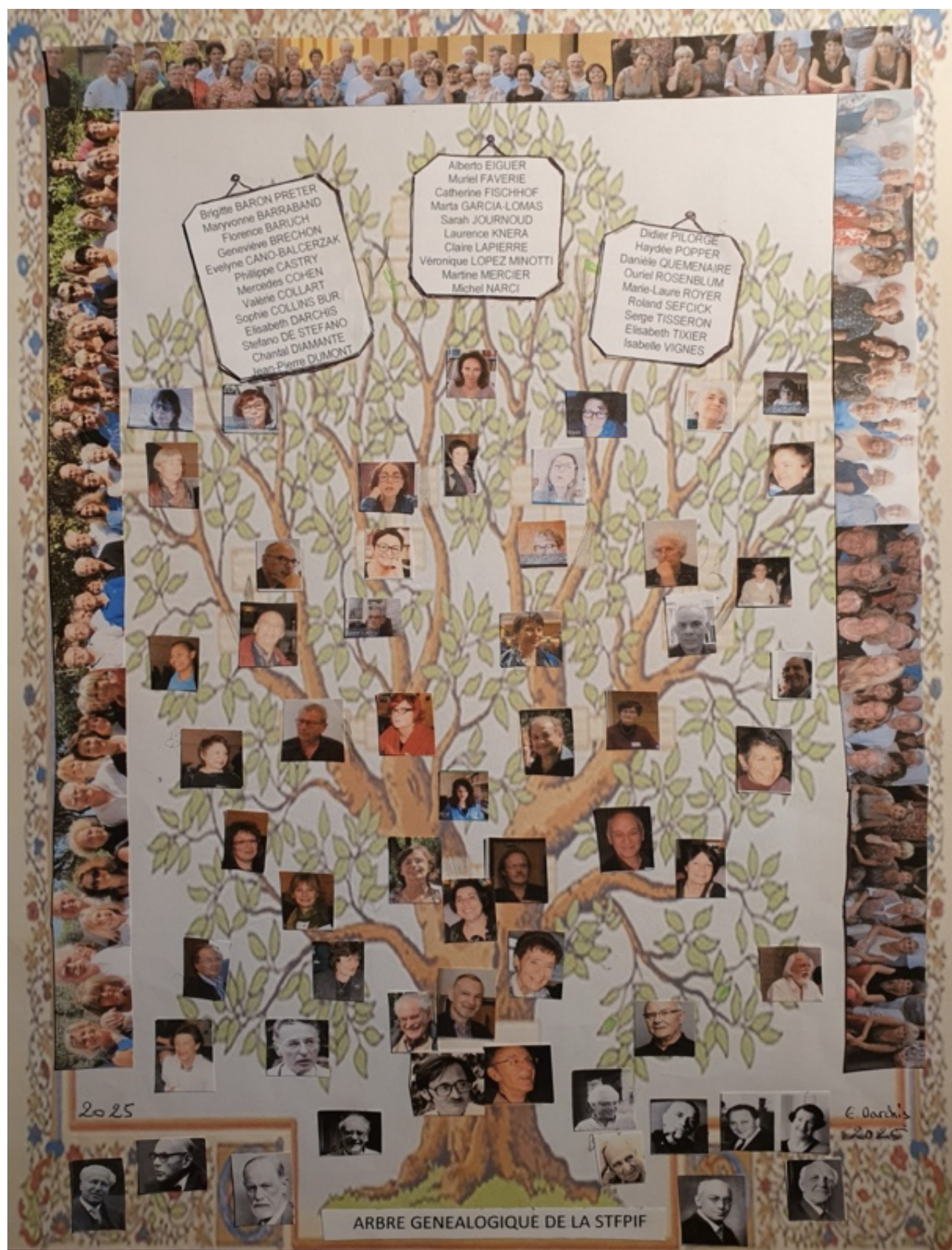
Secrétaire de rédaction : C. Fischhof,
Comité de rédaction : E. Darchis,
V. Collart, S. Collins-Bur, M. Garcia-Lomas.
Présidente de la STFPIF : V. Lopez-Minotti,

« J'appelle formations et processus intermédiaires les formations et des processus psychiques de liaison, de passage d'un élément à un autre, soit dans l'espace intrapsychique (formation de compromis, pensée de liaison, moi, métaphore...), soit dans l'espace interpsychique (médiateurs, représentants, délégués, objets transitionnels, porte-parole...), soit dans l'articulation entre ces deux espaces. » (Kaës, Le groupe et le sujet du groupe, 1993, p. 231.)

Bulletin trimestriel d'informations associatives et scientifiques de la STFPIF

Distribué aux membres et aux professionnels en formation

L'arbre généalogique de la STFPIF



L'intermédiaire est le journal interne de la Société de Thérapie Familiale Psychanalytique d'Ile de France, la STFPIF, depuis 1997. Il est destiné à ses membres et aux professionnels qui se forment à la STFPIF. Nous y partageons nos cheminements théoriques, nos pratiques cliniques auprès des familles, nos questionnements, tout comme les informations importantes en lien avec la Thérapie Familiale Psychanalytique.

A l'occasion de l'anniversaire des trente ans de la STFPIF, le Comité de rédaction de L'intermédiaire vous propose une rétrospective de textes publiés dans ses pages, témoignages des origines, de l'histoire passée et présente de notre Société. Freud disait que ceux qui refusent de connaître leur passé sont amenés à le répéter. Nous croyons aussi que connaître et partager notre passé commun nous ouvre les chemins de l'avenir.

C'est pourquoi, après avoir parcouru avec Elisabeth Darchis le récit des origines de la STFPIF, vous êtes invité-e-s à une traversée de l'histoire de notre Société, jalonnée par les interviews de ses membres.

Certaines de ces interviews sont anciennes, d'autres, plus récentes, menées par Sophie Collins-Bur, se présentent comme un passage de relais qui transforme les pères en pairs.

Vous pourrez aussi admirer et vous perdre ou vous trouver, au sein de l'arbre généalogique de la STFPIF réalisé par Elisabeth Darchis. Vous y retrouverez les membres, récents et anciens, mais aussi nos ancêtres symboliques, et vous pourrez identifier tous ceux par qui vous vous sentez lié-e-s à la STFPIF et dans l'exercice de votre métier.

Nous avons souhaité clore ce numéro anniversaire avec deux poèmes de G. Decherf et quelques-unes de ses peintures. Ces œuvres illustrent bien comment la créativité qui soutient notre démarche de thérapeutes familiaux puise au cœur de nos ressources profondes la possibilité de changer.

Le Comité de rédaction de L'intermédiaire vous souhaite, à tout-e-s, proches et moins proches de la STFPIF présents à ce colloque anniversaire de belles rencontres et de beaux échanges à renouveler.

Bonne lecture.

Catherine Fischhof et le Comité de rédaction

Un peu d'histoire : la création de la STFPIF

Texte d'E. Darchis publié dans le N° 83 de L'intermédiaire.

A. Contexte : La psychanalyse groupale et familiale

Dans les années 1960-1970, les psychanalystes de groupe (comme Anzieu, Missenard, Kaës...) se rassemblent en France et fondent des associations (SFPPG, CEFFRAP...) qui vont développer des travaux et des pratiques sur l'approche psychanalytique groupale. Dans les années 1980 c'est le courant de la psychanalyse familiale qui émerge. Dans ce contexte vont être créées des sociétés de psychanalyse familiale.

-L'APSYG (Association pour le développement des techniques psychanalytiques de groupe) est fondée en 1981, sous l'impulsion de G. Decherf et de JP. Caillot, avec bien d'autres et avec le soutien de D. Anzieu et PC. Racamier. On voit que ses origines s'ancrent dans la psychanalyse groupale. Mais l'émergence d'**une orientation spécifiquement familiale dans la psychanalyse**, sera favorisée notamment lors du

congrès de Toulouse en 1983 organisé par cette association : l'APSYG et en collaboration avec une société régionale : le CUPPA. Ce moment inaugure la popularisation du travail thérapeutique familial, notamment à partir des travaux d'A. Ruffiot.¹

L'APSYG va former de nombreux thérapeutes psychanalytiques spécifiquement familiaux qui deviendront par la suite des membres de nos diverses sociétés psychanalytiques familiales. En 1985, elle va créer sa revue : GRUPPO ; c'est la première revue française et internationale de psychanalyse groupale familiale. La création de l'APSYG, le déploiement de son courant de pensée et de ses actions de formations, seront accompagnés de publications foisonnantes, de livres et d'articles en rapport avec la psychanalyse familiale.

Et notons à cette époque, la création d'autres associations concernant la psychanalyse familiale, notamment dans les régions : ADTFA (région PACA en 1988), ADSPF (région Rhône en 1989), Temps Fort (à Lille en 1990), APSYFA (région aquitaine en 1991). Les fondateurs de ces associations connaissent bien ce courant de pensée de la psychanalyse familiale qui commence à construire une véritable famille.

B. Fondation de nouvelles sociétés en 1995

Après la scission de l'APSYG, fin 1994, de nouvelles énergies vont rapidement impulser la création d'autres associations qui poursuivront les recherches et travaux de l'APSYG. Certains, qui avaient quitté l'APSYG avant la scission, se positionneront avec Gérard Decherf d'un côté, et de l'autre avec Jean Pierre Caillot ; tous deux vont chacun être à l'origine de la fondation de nouvelles sociétés.

- ***La STFPIF (Société de Thérapie Familiale Psychanalytique d'Ile de France)*** société régionale de formation en Ile de France, est fondée le 12 juin 1995, à l'initiative de G. Decherf, avec A. Ruffiot, E. Granjon, A. Eiguer et bien d'autres, et avec le soutien de D. Anzieu et de S. Tisseron.

« Je n'oublie pas que c'est Gérard Decherf qui a été à l'origine de la STFPIF et de la SFTFP. C'est grâce à ses efforts que nous avons appris à vivre ensemble. Nous lui en sommes tous redevables. » Serge Tisseron (Premier président de la STFPIF)

-En 1995, ***la SFTFP (Société Française de Thérapie Familiale Psychanalytique)***, va être créée parallèlement. Un groupe de réflexion sur la Thérapie Familiale Psychanalytique constitué à l'initiative de G. Decherf avec E. Granjon, A.M. Blanchard, A. Eiguer, F. Aubertel, A. Ciavaldini, S. Tisseron., va déboucher sur la création de cette société nationale de recherche² qui n'avait pas pour but de former les TFP, ce travail étant réservé à des associations régionales déjà existantes...

-Enfin le ***CPCF, (Collège de psychanalyse groupale et familiale)*** est fondé également en 1995. C'est un groupe réuni autour de Jean Pierre Caillot avec Paul Claude Racamier et bien d'autres, qui va créer ce Collège.

Les sociétés de TFP et le Collège, s'appuient sur deux courants psychanalytiques très proches théoriquement, même si l'on observe un infléchissement vers les théories de PC. Racamier au CPCF et vers celles d'A. Ruffiot, D. Anzieu aux STFPIF et SFTFP. Pendant plusieurs années ces deux branches associatives vont travailler chacune de leur côté, avant de se retrouver dans les années 2000 au niveau international (AIPCF, fondé à l'initiative d'A.

¹ Ruffiot A., 1981, *La TFP*, Dunod.

Eiguer) puis au niveau national (notamment lors de Journées associatives annuelles).

C. Les buts et premières activités de la STFPIF

Les fondateurs de la STFPIF, vont se réunir pour écrire les statuts avec A.M. Blanchard, C. Diamante, C. Leprince, G. Decherf, J.P.Dumont, A. Eiguer, N. Khoury, B. Michel, A. Ruffiot, R. Sefcick, S. Tisseron. L'objet de la société est de diffuser, de promouvoir les idées scientifiques, la recherche, le caractère spécifique et éthique tant sur le plan clinique que sur le plan théorique de la TFP. Ses moyens sont l'organisation de journées, de colloques ou congrès portant sur la TFP ; et la formation de thérapeutes familiaux psychanalytiques ou de professionnels médicaux, sociaux, éducatifs, d'inspiration psychanalytique.

La STFPIF, créée le 12 juin 1995, va établir son siège et faire ses réunions : au 17 rue Boulard (75014) où des fondateurs ont leurs cabinets, notamment Gérard Decherf et Jean Pierre Dumont. A partir de 1998, les CA de la STFPIF se dérouleront dans le nouveau lieu des cabinets de Gérard Decherf et de Jean Pierre Dumont, au 7 rue Ernest Cresson, toujours dans le 14^{ème}. Vers 2009, le CA choisira un local plus neutre pour ses réunions au centre Reille. Plus tard, les CA se feront au FIAP, rue Cabanis à Paris, après 2010 ; puis en visio des 2020, en raison de l'état sanitaire.

Les premiers présidents seront, tous les 3 ans en général, **Serge Tisseron en 1995, Alberto Eiguer en 1998, Gérard Decherf en 2001**. Puis se succéderont : **Jean Pierre Dumont en 2005, Élisabeth Darchis en 2008, Chantal Diamante en 2011, Maryvonne Barraband en 2015**. **Chantal Diamante** est présidente à nouveau en 2018 et lui succède **Véronique Lopez Minotti**. La bonne marche de l'association **sera animée par des membres** impliqués et actifs dans les réunions de CA et bureaux successifs, dans la

préparation des colloques annuels, des conférences, dans le suivi et les réflexions autour des processus de formation, etc.

Pour **la formation**, de nombreux membres de la STFPIF animent les groupes : théorico-clinique, psychodrame, supervisions, groupes de recherches, groupes de sensibilisation...

En 1996, les premiers formateurs de la STFPIF seront essentiellement des fondateurs : **Gérard Decherf, André Ruffiot, Anne-Marie Blanchard, Alberto Eiguer, Serge Tisseron** déjà formateurs ou membres à l'APSYG, avec **Christine Leprince, Roland Sefcick, Najib Khoury**. S'ajouteront comme formateurs sur les programmes de formation dès 1997 : **Jean-Pierre Dumont, Chantal Diamante, Bertrand Michel, Pierre Benghozi, Laurence Knera, Haydée Popper**, puis en 2000 : **Eduardo de Oliveira, Florence Baruch, Élisabeth Darchis**, en 2001 **Maryvonne Barraband, Martine Mercier, Didier Pilorge**, puis **Danièle Quémenaire** et bien d'autres...

Les premiers formateurs ont été auparavant formés du temps de l'APSYG. Puis d'autres membres, psychanalystes et TFP, vont se former comme formateurs auprès des fondateurs-formateurs. Des professionnels reconnus comme TFP à la fin de leur formation, peuvent devenir membres de la STFPIF et certains vont se former pour devenir formateurs à la STFPIF. La société va développer **la formation** à la TFP et à l'écoute familiale et les premiers groupes de formation seront animés par :

- *4 groupes théorico-clinique*

1) G. Decherf avec L. Knera (en 97, 99), puis avec F. Baruch, 2) G. Decherf puis avec E. Darchis (en 97, 98, 99) puis avec D. Quémenaire 3) JP. Dumont et C. Leprince, 4) A. Eiguer

- *4 groupes de supervision*

1) G. Decherf avec G. Mevel (en 98), puis avec E. Darchis (en 2000), 2) C. Diamante et JP. Dumont, 3) A. Eiguer, 4) A. Ruffiot et L. Knera

(en 97, 98) puis C. Leprince en 99 (avec H Popper)

- 2 groupes de psychodrame

1) AM. Blanchard et G Decherf, puis avec P. Castry, 2) C Diamante et JP Dumont ;

- Plusieurs groupes de recherches :

Avec 1) AM Blanchard, G. Decherf et A. Ruffiot, 2) P. Benghozi, 3) G Decherf et L. Knera, 4) A. Eiguer, 5) R. Sefcick, 6) S. Tisseron, 7) B. Michel, puis 8) C. Diamante et JP Dumont, 9) E Darchis, 10) A. Bergeron et d'autres par la suite.

Tous ces groupes continuent d'évoluer avec d'autres formateurs qui viennent régulièrement renforcer les rangs.

Les colloques de la STFPIF se sont déroulés à Paris, d'abord en alternance avec des journées, puis tous les ans, et à partir de 2006, tous les deux ans en alternance avec les colloques de la SFTFP.

Citons quelques colloques et journées de la STFPIF :

- En janvier 1996, 1^{er} Colloque commun avec la SFTFP : **On trompe un enfant.**

- En 1997, 2^{ème} Colloque : **Fêtes et nostalgie dans la famille**

- En 1998, journée d'étude : **Le Familial et le transgénérationnel**

- Janvier 1999, 3^{ème} Colloque : **La maison familiale, mémoire de liens**

- Janvier 2000, journée d'étude : **Adolescence et famille**

- Janvier 2001, 4^{ème} colloque : **Rivalité et complicité entre les sexes**

- Janvier 2002, 5^{ème} colloque de : **L'intime et le privé dans la famille**

- Janvier 2003, 6^{ème} colloque : **Narcisse et Œdipe sont en bateau**

- Janvier 2004, colloque : **Tyrannie en famille, techniques du soin en TFP »,**

- Janvier 2005, colloque : **Crises dans la famille et dans l'institution,**

- Janvier 2006, colloque : **Familles je vous hais !**

- En janvier 2007, colloque : **Ordre et désordre dans la famille,**

- En Janvier 2008, colloque : **Violences conjugales, violences familiales,**

- En Janvier 2010, colloque : **Corps familial, héritage corporel et psychique**

- Janvier 2012, colloque : **Alors raconte... Rêves, cauchemars et mythes familiaux**

- Janvier 2014 : **Eclats et tremblements : l'énigme du sexuel dans famille et institutions**

- Janvier 2016 : **La famille saisie par son histoire**

- Janvier 2018 : **Les destins du couple dans la famille**

- Janvier 2020 : **Les vulnérabilités familiales**

- Septembre 2022 **Oser co-créaliser – Les médiations.**

- Septembre 2024 : **La violence dans tous ses états**

Citons aussi les **conférences mensuelles** à Ste Anne (Paris), mais qui ont cessées après 2015.

Enfin soulignons que la STFPIF est rattaché à la **FAPAG**, (Fédération des Associations de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe), fondée également en 1995, à l'initiative de membres de la SFPPG. Cette Fédération d'Associations rassemble les sociétés ayant pour buts communs le développement de la clinique et la formation aux psychothérapies de groupe et de famille de référence psychanalytique.

Elisabeth Darchis



N° 47 Octobre 2009



FB et MM : « A partir de la phrase de Didier Anzieu : j'ai reçu, j'ai transmis, je me sens quitte envers ceux qui m'ont donné. Soyez quitte à votre tour de la même façon que moi ».
Comment tu es venu à la TFP et comment la TFP est venue à toi ?

GD : « Ma source est André Ruffiot. Je l'ai connu à Besançon, en 1952, j'ai fait une partie de mes études avec lui ; j'ai bien connu sa femme, ses premiers enfants et nous avons passé des vacances plusieurs fois ensemble. A cette époque, j'ai fait une tranche d'analyse et j'ai fait d'autres études car les débouchés en psycho étaient limités, puis j'ai repris les études de psycho. C'est André qui a créé les premiers concepts, les concepts fondamentaux de la TFP. Nous avons beaucoup travaillé ensemble. Il a fait sa thèse remarquable dessus, écrit un livre, ouvrage de base. »

FB et MM : Quelle date ?

GD : « En 1968-69, l'introduction à la TFP s'est faite aussi avec Evelyn Granjon, Serge Tisseron, Alberto Eiguer que je ne connaissais pas bien à l'époque mais que j'ai appris à connaître, Anne Marie Blanchard avec qui j'ai suivi des familles

à l'institut Claparède, Christiane Joubert qui est aussi une amie de Ruffiot. »

FB et MM : Mais ce n'est pas à la même époque

GD : « Un peu plus tard, j'ai connu Roland Sefcick, Anastasia Nakov'' J'ai terminé mon doctorat de psycho en 1975 dont j'ai tiré mon 1^{er} livre : "œdipe en groupe ».

FB et MM : Et l'APSYG ?

GD : « Au départ, il y avait quatre personnes Jean Pierre Caillot, André Ruffiot, Claude Pigott et moi. Au bout d'un an il y a eu aussi Didier Anzieu, Simone Decobert, Paul-Claude Racamier. Nous étions avec Didier Anzieu et moi, co-gérants de l'APSY-G. J'ai écrit avec Jean- Pierre Caillot, un livre sur la paradoxalité en 1982 puis en 1989 un autre livre sur « Psychanalyse du couple et de la famille' ».

FB et MM : Et la Rupture à l'APSY-G ?

GD : « Après avoir écrit deux livres et des articles ensemble, il y avait une certaine complicité intellectuelle, entre Jean- Pierre Caillot et moi, qui faisait que beaucoup de choses passaient par notre intermédiaire puis d'autres alliances se sont mises en place ensuite ayant à mon avis un caractère moins groupal. »

FB et MM : N'y avait-il pas eu aussi une histoire autour des concepts ?

GD : « A ce propos, il avait eu des journées sur l'œuvre de Didier Anzieu où j'avais dit que toute son œuvre était dans son œuvre littéraire, dans ses poèmes. A propos de la transmission, le plus important est sans doute l'héritage psychique. Comme le dit Roussillon, c'est la "phase auto". L'important est la transmission des idées, de la

créativité''. Sinon nous restons proches aux niveaux des concepts avec l'APSYG. »

FB et MM : L'écoute familiale est arrivée peut-être à se mettre en place pendant une phase de maturité de la STFPIF issue de l'APSYG ?

GD : « Comment arriver à mettre en place les idéaux ? Revenons donc à la STFPIF qui a été créée en 1995 avec aussi Evelyn Granjon qui a eu l'idée de proposer corrélativement la création d'une association faite des associations régionales, la SFTFP, pour rassembler nos idéaux en matière de TFP. Donc avec elle sur Marseille, Christiane Joubert sur Grenoble, Gérard Mevel sur Bordeaux, Anastasia Nakov à l'Est à Metz », Roland Sefcick sur Lille.

A Tours, on a fait de la formation avec Anne-Marie Blanchard, Chantal Diamante puis Jean-Pierre Dumont et Florence Baruch ont continué. Je suis aussi allé à Auxerre avant la création de STFPIF et à Metz. »

FB et MM : Comment est venu ton intérêt pour la famille ? Quels sont les liens entre la thérapie familiale et la thérapie individuelle ?

GD : « J'ai participé d'abord à des groupes de psychodrame, auprès du couple Lemoine. Il s'agissait là d'un travail personnel en face d'un groupe ; ce n'était pas un modèle groupal. J'ai fait de la groupe-analyse pendant plusieurs années à l'université et à l'Andsha avec Ardoiot.

C'est la participation à une groupe analyse (groupe de diagnostic) et au psychodrame qui permet de travailler avec les familles. Sinon n'importe quel thérapeute dont la formation est individuelle, pourrait faire de l'individuel en groupe.

Tout l'intérêt du psychodrame c'est de savoir se mettre dans la peau de quelqu'un. En psychodrame de formation, on peut mettre en scène un groupe, une famille et dans cette

famille, on va jouer en tant que sujet, en tant que spectateur animateur et comprendre ce que c'est qu'être à la place de quelqu'un de la famille. Pouvoir se mettre à la place du patient (ou de l'enfant) et s'en dégager ensuite pour reprendre ensuite sa fonction de thérapeute ou de parent ; c'est le cœur du problème, c'est-à-dire passer de la symétrie à l'asymétrie. »

FB et MM : Et le lien entre le groupal, le couple et le familial ?

GD : « Je crois que l'on ne peut fonctionner comme thérapeute familial que si on a intégré la notion de la groupalité, la résonance fantasmatique, l'Appareil psychique groupal, l'intersubjectivité. René Kaës montre bien le passage de la psyché de l'un dans la psyché de l'autre et donne notamment l'exemple d'un rêve de l'analysante qui a perdu comme lui un enfant et ne peut en parler parce qu'à travers le rêve, la partie non dite de la patiente va rejoindre la partie non dite du thérapeute ; ça aussi, c'est une forme de transmission, peut-être même la principale source de transmission. »

FB et MM : Les éléments négatifs ?

GD : « Dans l'ensemble, on a fait des choses nombreuses et variées dans les institutions, nous avons fait aussi des publications, des livres, des congrès. Nous avons témoigné d'une bonne créativité collective et notre enseignement est pointu.

Dans toute institution, on le voit bien quand on intervient dans l'une d'elles, il y a des membres qui ne mettent pas leur potentiel créatif au profit des idéaux communs ; ils veulent rester dans la rivalité pour exporter les forces négatives qu'ils portent en eux et qui les « étouffent » ; mais ils ont rarement la volonté de créer une autre association et préfèrent rester dans la critique ou

la destruction. Seul l'intérêt commun permet de s'en dégager. »

FB et MM : Quels concepts sont laissés de côté ?

GD : « Il est nécessaire de continuer à travailler pour sortir de l'indifférenciation, de la confusion, de la paradoxalité et de l'emprise afin d'accéder à la subjectivation psychique qui est un aboutissement et non un point de départ pour faire co-exister le groupe et l'individu. Je n'ai pas pu atteindre suffisamment cet idéal-là comme j'aurais voulu le faire et je dois en faire le deuil amer. »

FB et MM : Et la créativité ?

GD : « Il faut créer des consultations. Il y a trop peu de lieux pour suivre les familles. Pour moi c'était un objectif que l'on n'a pas atteint, on a manqué de créativité. Par contre, il y a de la créativité dans les concepts créés (A. Eiguer, S. Tisseron A.-M. Blanchard, R. Sefcick, G. Decherf, E. Darchis, etc. ...). La créativité est notre capital. »

FB et MM : Et l'humour ?

GD : « On n'a peut-être pas assez travaillé l'humour qui fait partie des outils de travail dans la famille, dans les groupes de formation, dans la thérapie familiale. »

FB et MM : Pourquoi on en est-on dépourvu dans la vie institutionnelle ?

GD : « Peut-être si on entre dans l'humour, on a peur de perdre du pouvoir ? » Mais on ne peut pas dire que l'on est dépourvu d'humour. On essaye d'en mettre dans les réunions pour les rendre agréables ou dans les colloques et leurs conclusions. Alberto Eiguer a plein d'humour

dans les réunions et même dans les thérapies qu'il conduit. »

FB et MM : On se connaît, on se reconnaît par crainte de perte narcissique ?

GD : « C'est peut-être vrai, vous avez raison ... ? Oui, mais l'humour nous met au-dessus des bassesses et nous pousse vers le plaisir si on peut dire. »

FB et MM : Quels sont pour toi tes aïeux, tes maîtres ?

GD : « Didier Anzieu est un maître en matière de groupe, c'était un chercheur, un groupaliste remarquable, un homme de cœur, mais il n'était pas spécialiste de la TFP. Il aimait à rappeler qu'il est sorti major de l'Ecole normale supérieure mais il restait proche des autres. Très intelligent, il avait conscience de sa valeur mais il n'en tirait pas un profit pour dominer. » Il a eu la gentillesse de venir faire du psychodrame à mon domicile à Sceaux avec Anne Marie Blanchard et m'a envoyé un mot très chaleureux, après mon intervention à la journée « Anzieu » au cours de laquelle j'avais dit (m'inspirant de ses travaux) que "la tête nous aide à porter notre corps souffrant ».

FB et MM : Les Aïeux ?

GD : « Ceux qui seraient mes maîtres et ceux pas mes maîtres ? Comme je l'ai dit il y a André Ruffiot, Francis Pasche qui était mon superviseur, Joyce MC Dougall et P. Letarte l'étaient aussi, et beaucoup d'autres, D. Anzieu et P.C. Racamier qui sont des chercheurs. On ne peut pas travailler sans leurs outils fondamentaux. »

FB et MM : Et tu veux dire les anciens, ceux qui ne sont plus là ?

GD: « Il y a encore Winnicott, Bion, Meltzer... »

FB et MM : Quelque chose de plus familial ?

GD : « André Ruffiot est un fondateur : il a eu beaucoup d'idées avant nous ; il a inventé la TFP. On était très proches. »

FB et MM : Les autres associations ?

GD : « Je pense que nous sommes proches de Philippe Robert, du Ceffrap, proche du Collège de Psychanalyse Familiale. On regroupe plusieurs associations. On est l'un des groupes les plus importants en France. »

FB et MM : Quels Concepts resteraient à travailler ?

GD : « En ce moment, je travaille à la question de la séparation - différenciation pour arriver à la connaissance et la reconnaissance de l'autre. C'est un sujet archi-capital ; ça paraît simple mais ce n'est pas simple du tout et voici mon idée en deux mots :

D.Winnicott a montré le rôle capital du deuil de l'illusion qui doit se faire progressivement. On pourrait sans doute parler d'illusion positive et d'illusion négative quand la première a échoué. Quand ce travail n'a pas pu se faire, le sujet, pour éviter une décompensation grave peut basculer dans l'hallucination. Il ne recherche plus la bonne mère, la mère idéale qu'il a connue, (ou pas connue) mais une mère hallucinée en rapport avec l'exemple d'un couple qui disait : « au début c'était bien, c'était merveilleux c'était plus qu'une mère, on était chacun la mère de l'autre » : immortels, toujours ensemble, dans une espèce de béatitude... Cette relation peut verser dans la relation d'emprise pour ne pas perdre cet objet halluciné.

Une 3^e dimension apportée par Racamier, c'est la dimension perverse : « on est les maîtres du monde, y a pas de limites » et ces trois éléments rassemblés constituent l'hallucination négative d'une image maternelle. Cela a été aussi l'idée d'André Green sur ce qu'il appelle l'hallucination négative, un cadre magnifique dans lequel il n'y a pas de mère.

Deuil Individuel et collectif, personne n'a fait entièrement le deuil de cela, on l'a fait en partie, si les parents nous ont contenus. S'il n'a pas eu ce minimum, pour une raison ou une autre, le deuil ne s'est pas fait. Tout individu aura ce fond-là et de temps en temps, cette hallucination en sommeil peut se réveiller dans certaines circonstances : cf. Hitler, « Le peuple allemand c'est moi ». Ça faisait écho à une partie endormie de cette mère hallucinée et d'un seul coup, le réveil flambe et on sait ce que ça a donné...

Comme dans les sectes, proches du concept de réaction antiesthétique : des gens qui passent leur temps à démolir, à détruire, (les enseignants, médecins, tirer sur les ambulances), qui n'en ont aucune culpabilité car l'autre n'existe pas et au contraire ils sont soulagés car justement l'infirmier est porteur de l'image maternelle dont ils ont manqué, c'est l'étranger qu'il faut abattre pour ne pas souffrir du manque de l'infirmier interne pour qu'il n'y ai pas de différence entre le monde interne et le monde externe. Quelque chose en rapport avec la destruction et en même temps derrière cette destruction va naître dans un monde "meilleur", celui de l'hallucination et de l'addiction. »

FB et MM : A propos du Manque ?

GD : « La notion de manque n'est pas la même selon que l'on se trouve dans l'indifférenciation, dans la confusion ou selon que l'on a pu se dégager et atteindre une certaine subjectivité. Dans le premier cas le manque est vital et dans

le second c'est l'acceptation de la réalité et des frustrations. » .

FB et MM : Et la peinture ?

GD : « C'est comme un soulagement, dans un poème c'est pareil, comme dans le sport. C'est quelque chose qui s'impose, sinon ça me manquerait.

Le plus grand plaisir, c'est que la STFPIF double, triple, crée de nouveaux groupes et avance dans la créativité, la réflexion et le soin aux familles. »

Interview d'A.M. Blanchard par D. Pilorge

N° 48 Janvier 2010



DP : Anne Marie, tu es psychologue et psychanalyste peux-tu nous expliquer comment et pourquoi la TFP est devenue pour toi un centre d'intérêt et une pratique ? Comment s'est déroulée ta formation ?

AMB : Mon intérêt pour la TFP tient d'abord à ma propre configuration familiale : une famille traditionnelle patriarcale très nombreuse où s'individualiser n'allait pas de soi. Je pense que j'ai été très marquée aussi par les années de la guerre, notamment l'exode, les bombardements, les déportations. L'insécurité

et l'incertitude venaient ébranler le dogmatisme familial...

DP : Tu as eu l'opportunité de travailler avec des grands noms de la psychanalyse (Racamier, Decobert...) et de la psychanalyse groupale en particulier (Anzieu, Kaës...), peux-tu nous expliquer comment les théories sur les groupes se sont articulées avec les théories psychanalytiques classiques ?

AMB : J'ai été psychologue à l'institut Ed. Claparède qui passait alors pour un CMPP de pointe très lié à la SPP. Le directeur de l'époque H. Sauguet était très opposé à l'approche groupale, même si les parents des enfants suivis étaient reçus ; je crois que c'était dans le but de dégager le plus possible les enfants de leur famille pour les considérer comme des individus à part entière ; de même, il était considéré comme préférable de se tenir à distance des écoles. Cependant ce directeur était un fin clinicien, très intéressé par les idées de Winnicott dont il avait préfacé le livre « De la pédiatrie à la psychanalyse ».

Il m'a fortement déconseillé de faire des expériences de groupe, la seule manière de se former était la psychanalyse pure et dure, non sans une certaine intransigeance, où je projetais le dogmatisme de ma famille.

Je décidai donc de faire des expériences de groupe d'abord avec un organisme, l'IFEP, puis au CEFFRAP où je fis la connaissance de Didier Anzieu qui a eu une importance décisive dans ma formation. J'étais encore en analyse personnelle, mais je décidai de suivre le parcours habituel aux « moniteurs » du Ceffrap, observations de groupes, observation du séminaire d'été, puis interventions en province et enfin élection pour être cooptée par le groupe des moniteurs du Ceffrap. Il y aurait beaucoup à

dire sur cette affiliation en lien avec ma filiation personnelle.

Entre temps, Mme Decobert était devenue directrice de Claparède et désirait y introduire les thérapies familiales psychanalytiques. La formation de groupe que j'avais acquise me permettait de me joindre à cette expérience, dans les années 1980, d'autant que je poursuivais ma formation d'analyste à la SPP, ce qui restait l'exigence de base, mais ne facilitait pas, je crois, l'écoute groupale nécessaire avec le groupe-famille. La difficulté dans ces temps reculés venait aussi de l'utilisation du contre-transfert et surtout de l'inter-transfert, ce dernier n'était pas du tout pris en compte et pourtant Mme Decobert avait écrit avec M. Soulé un article important sur un groupe de parents qu'ils avaient suivi pendant des années. De même, il y avait dans l'institution du psychodrame individuel, mais il n'était jamais question de ce qui était éprouvé dans le groupe des cothérapeutes et par rapport au meneur de jeux. En somme, il nous restait beaucoup à apprendre sur l'importance et la prise en compte du groupal et de l'intersubjectivité en nous, entre nous, et avec les patients.

DP : Comment se sont rencontrés les théories « groupalistes » et le courant prenant la famille comme objet de recherche ? La TFP est-elle finalement une application, « un satellite », de la théorie des groupes ? Leurs points de rencontre et d'opposition ?

AMB : Je ne poserais pas la question en ces termes. Je pense que l'inconscient se constitue et s'exprime dans des espaces psychiques différents qu'il appartient à la psychanalyse de découvrir et d'explorer à partir de dispositifs spécifiques. Anzieu a montré que le groupe est une topique projetée et Kaës qu'il faut prendre en compte la groupalité interne de chacun.

Quelle était la position d'Anzieu sur la TFP ? Je ne sais pas répondre à cette question, si ce n'est en m'appuyant sur une partie de son parcours. Anzieu a quitté le Ceffrap parce qu'il n'était pas suivi par la majorité dans son projet d'élargir le Ceffrap pour en faire une sorte d'Institut de psychologie groupale largement ouvert, sorte d'Ecole française de ou sur le groupe, alors que la majorité tenait au petit groupe se prenant lui-même comme objet d'étude et de recherche. Il est alors allé fonder l'Apsyg avec Racamier, Decobert, Caillot et Decherf et a écrit plusieurs articles dans Gruppo sur le couple et la famille, mais autant que je sache, il ne s'est jamais considéré comme un analyste de famille.

DP : Pourrais-tu nous donner ton opinion sur les indications de la TFP et sur ses limites ?

AMB : Beaucoup d'auteurs plus autorisés que moi se sont penchés sur cette question, il me semble pour le dire vite que la TFP cherche à soulager la souffrance du groupe famille en traitant le fonctionnement de l'appareil groupal familial, donc méta psychique ; ce qui est d'autant plus capital que c'est dans la famille que les enfants naissent à la vie psychique et qu'on peut espérer qu'à travers ce processus les parents eux-mêmes sont confrontés à leur propre constitution, aux différentes alliances qu'ils ont dû contracter et qu'ils transmettent plus ou moins transformées.

DP : Parlant d'une famille que nous avons suivie tous les deux, il me semble me souvenir que tu m'as dit un jour : « ces patients ne sont pas dans la relation d'objet, il faut travailler le lien » (je cite de mémoire). Peux-tu développer ce point de vue ?

AMB : Je me souviens très bien de cette famille et de mon impression que les parents et bien sûr les quatre enfants ne pouvaient avoir de relation

d'objet qui suppose une certaine individuation, j'étais frappée de l'impossibilité où ils étaient de montrer une préoccupation pour les éprouvés de l'autre. Le père qui disait avoir fait un travail personnel à la suite d'un passage à l'acte semblait ne pas pouvoir s'intéresser le moins du monde à ce que sa femme avait pu éprouver dans le dénuement psychique et matériel dans lequel il l'avait laissée. Pourtant il était attaché à sa famille, mais d'une manière indifférenciée et narcissique sans concevoir que chacun occupe un espace qui lui est propre et qui est plus ou moins étranger au sien. C'était un peu comme s'il n'avait pas accès à l'intersubjectivité. Je pense qu'il avait dû subir des empiètements majeurs de la part de son environnement premier et qu'il ne pouvait qu'être sur la défensive. C'est sans doute ce qui me faisait dire qu'il fallait travailler sur les liens, autrement dit arriver à établir un contenant suffisamment fiable pour instaurer une relation de confiance qui permette une alliance thérapeutique. Il en avait, je crois, une certaine intuition dans ce qu'il essayait de mettre en place avec ses fils d'ailleurs sur un mode plus fraternel que paternel. Si je parle du père, c'est qu'il me semble avoir été porteur de la résistance, comme le leader dans un groupe, les autres le soutenant tacitement. Il y avait encore beaucoup à faire quand nous avons dû arrêter.

DP : On évoque souvent des changements importants dans l'organisation actuelle des familles. En trouves-tu des échos chez les familles que tu reçois et cela a-t-il une incidence sur ta pratique ?

AMB : Cette question nécessiterait de longs développements. Pour faire court, je dirais que je suis surtout frappée par le manque d'organisation, la perte des repères, le manque d'étayage, au sens d'appui et de modèle. Ceci peut parfois susciter une créativité enthousiaste,

mais conduit plus souvent à un certain chaos, comme dans la famille dont je viens de parler. Ça a évidemment une incidence sur la pratique, le rôle du groupe thérapeutique comme lieu de dépôts et comme contenant des vécus souvent traumatiques. La cothérapie me paraît particulièrement indiquée.

DP : On connaît ton intérêt et ta connaissance du psychodrame (dans le cadre du CEFFRAP notamment). Qu'est-ce que cette technique t'a apporté pour la compréhension de la dynamique familiale ?

AMB : Le psychodrame est un outil formidable pour aborder les situations difficiles, il permet d'instaurer un écart par rapport à la réalité qui va, par la technique même, pousser à transformer la manière d'appréhender les choses. On joue à faire « comme si », donc à représenter, on choisit son rôle et souvent on est surpris par la manière dont on l'a tenu, on est confronté au jeu des autres et là aussi on peut être surpris par de l'inconnu et de l'étrange qu'on tolère plus ou moins. On est forcément pris au-delà des mots par tous les messages infra verbaux, par les mouvements du corps, les gestes, les mimiques, les postures qui échappent aux acteurs. On est à la fois engagé et dégage, expérience paradoxale et transitionnelle.

DP : La question de l'introduction d'une expérience psychodramatique dans le cursus de formation des thérapeutes familiaux est souvent posée. Peux-tu nous donner ton opinion sur le sujet ?

AMB : D'après ce que je viens de dire il est évident que le psychodrame est un excellent outil de formation personnelle et professionnelle, il a de plus l'avantage de créer une dynamique groupale à laquelle on ne peut pas ne pas être sensible.

DP : Avec G. Decherf, tu utilises le psychodrame (ou le jeu psychodramatique) durant les séances de TFP. Peux-tu nous en préciser les raisons et nous décrire le dispositif ?

AMB : On a surtout utilisé ce dispositif à Claparède avec des familles à transactions psychotiques, ou ne s'exprimant que sur un mode opératoire. Le dispositif était semblable à celui que nous utilisons en groupe.

DP : *Même si la TFP se pratique dans diverse institutions pourquoi y a-t-il à ton avis si peu de centres clairement définis offrant ce type de prise en charge ?*

AMB : Je crois que la TFP fait encore plus peur que le groupe, sans doute parce que la famille reste, dans la mentalité sociale globale, un espace plus ou moins sacré et intouchable, la reconnaître comme souffrante et déviante fait forcément écho à sa propre famille et donc à son intimité la plus intime. Les thérapeutes apparaissent comme des apprentis sorciers. Je mesure à travers mon propre parcours le temps nécessaire à l'appropriation de ce mode de prise en charge.

On parle souvent de la difficulté qu'ont nos élèves à faire des TFP dans leurs institutions, je pense qu'il ne s'agit pas seulement de résistances institutionnelles mais aussi de leurs propres résistances à s'impliquer profondément dans ce type de processus. Travaille-t-on suffisamment leur groupalité interne, leurs liens primaires intériorisés ?

DP : Quels sont actuellement tes objets de recherche et de réflexion ?

AMB : L'originare, la naissance à la vie psychique, la transmission, notamment du négatif.

DP : La STFPIF aura bientôt 15 ans. Est-ce que pour toi elle est en pleine adolescence ?

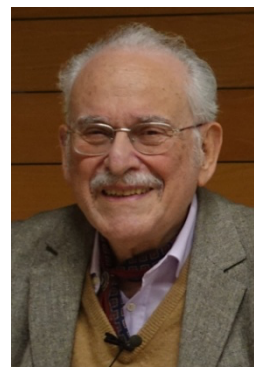
AMB : Je la pense plutôt dans une phase de constitution qui n'en finit pas.

DP : Il y a quelques années tu as écrit sur Gide et sur sa problématique familiale. Y a-t-il d'autres auteurs qui t'ont inspirée sur le sujet (en dehors de Freud bien entendu) ?

AMB : Beaucoup, j'ai écrit sur Dostoïevski (Crime et Châtiment), sur Marguerite Duras (à partir des films sur certains de ses romans), sur Eisenstein (à partir de dessins préparatoires à ses films). D'une manière générale, j'aime lire des romans et des biographies.

Interview d'A. Eiguer Par C. Fischhof

N°72 Juin 2017



CF : Que raconter sur ce premier temps fondateur qui est aussi celui de la STFPIF ?

AE : « La STFPIF est créée en 1995, le premier président est S. Tisseron. Après l'aménagement de l'organisation et les groupes de formation, me vient à l'esprit l'idée d'éditer un *Bulletin*, qui sera *L'intermédiaire*, ce qui est accepté par les

membres, et, en même temps, l'esprit de cette création n'est pas exclusivement celui d'un bulletin d'information, mais l'occasion d'échanger des idées, de faire des propositions nouvelles, tout en expliquant la spécificité de la STFPIF, sa raison d'être : un organisme scientifique et de formation.

C'est pour cela que dans ce bulletin il est question de donner une place aux professionnels en formation. Ainsi commence-t-on à publier les comptes rendus des présentations de ceux-ci dans les groupes, aussi bien théoriques que de leur pratique de thérapie familiale. Auteurs et lecteurs l'ont toujours apprécié et ils en ont tiré profit.

L'intermédiaire a toujours été un organe interne et il l'est resté. Cela signifie qu'il est envoyé à tous les membres et à tous les étudiants. Il a été reçu avec enthousiasme, a trouvé un écho favorable au-delà de mes attentes et est devenu un pôle important de nos activités : un organe d'échange, de participation et de créativité.

CF : Comment est venu le titre, *L'intermédiaire* ?

AE : Le titre *L'intermédiaire* renvoie à la question : « Qui sommes-nous ? » Notre activité consiste à officier d'intermédiaires entre différents fonctionnements psychiques. Qu'est-ce que nous faisons dans notre travail ? Nous relierions sensations, mots, idées, interprétations, habituellement considérés comme hétérogènes entre eux, et les mettons au travail dans leurs différents sens. René Kaës l'a bien illustré par le texte mis en exergue du premier numéro. (*Cf. « J'appelle formations et processus intermédiaires, etc. »*)

Pour Anzieu, le groupe réactive les liaisons, comme dans l'analyse, par une association libre qui favorise l'émergence des contenus inconscients. Anzieu met en parallèle travail du groupe et fonction du préconscient, instance

dont la tâche principale est de relier et d'articuler représentations de choses, de mots et d'objets, fantasmes et affects, ainsi que le conscient et l'inconscient. C'est l'instance qui a partie liée avec la pensée. Bien entendu, « intermédiaire » évoque le jeu et l'espace intermédiaire. Un travail de médiation nous est implicitement demandé par les familles ; désorientées, elles n'arrivent pas à penser, à relier. Et il ne s'agit pas seulement d'apporter une compréhension, mais aussi de stimuler leur mythopoïèse, point de départ de la créativité. N'est-ce pas aussi le cas de ces familles qui nous demandent d'officier d'intermédiaires dans leurs disputes ? D'en être les témoins ou les arbitres ? Regarde, par exemple, l'économie politique où l'on prône de plus en plus le développement des PME, du commerce de proximité, du secteur tertiaire.

CF : A propos de commerce : parlons d'Hermès. Pourquoi la figure du dieu Hermès ?

AE : Ce sont mes études sur l'Histoire qui m'ont inspiré, la culture hellénistique, culture dont l'influence s'est beaucoup répandue dans le monde ancien, plus que lors de la période d'apogée militaire qui l'a précédée. On peut penser que les Grecs vénéraient les situations intermédiaires. Leur population avait besoin de spectacles, de théâtre, de cirques, de sports. Ses habitants aimaient participer aux jeux olympiques, dont une des fonctions était de réunir des provinces et des régions, souvent en conflit, au sein d'une espace convivial et pacifiant où il leur était possible de jouer à s'opposer, à montrer leur supériorité dans les compétitions. Dans cette perspective, ils ont inventé les tribunaux et la philosophie où, dans les deux cas, prévalait l'idée du dialogue, dans le premier, par le débat contradictoire ; dans la seconde, par le dialogue entre penseurs, ce qui est de vigueur encore aujourd'hui. Hegel l'a appliqué créant la dialectique ; Habermans, la

dialogique. L'hellénisme est entré en contradiction avec le monde hébraïque, monothéiste rigoureux qui privilégiait la loi, la référence au Livre et qui était à l'évidence moins attractif que la culture grecque.

Hermès' est un des dieux majeurs ; il représente le besoin d'intermédiations ; il est celui qui porte les messages, traduit, dévoile les mystères. C'est le dieu des commerçants, des acteurs, des voleurs, des contrebandiers, des menteurs, mais aussi des rhéteurs, car il « sait parler ».

CF : Sur ton expérience de secrétaire de rédaction ? Une anecdote ?

AE : Je me souviens d'une anecdote à propos du questionnaire sur la thérapie familiale publié dans le N° 14. L'humour : il est important que l'on s'amuse, mais l'humour sollicite aussi l'imagination et l'intelligence, le sourire et le penser. J'avais lu ce questionnaire dans une réunion de la Société Française de Thérapie Psychanalytique Familiale à l'occasion de ses journées internes. Les collègues devaient le recopier sur une feuille et choisir entre quatre réponses dont seule une était correcte. Le but de l'épreuve était annoncé comme « une évaluation des notions de base de la TFP chez les collègues afin de mesurer leur fidélité aux principes de celle-ci ». Il avait été présenté avec sérieux, mais au fond je m'attendais à ce que la lecture des réponses suscite le rire. Au bout d'un moment, les collègues ont compris le côté humoristique de l'exercice, mais l'un d'eux continuait à annoter les réponses, à les prendre trop au sérieux. Craignait-il le résultat du « test » ?

L'intermédiaire vise à définir au mieux notre identité professionnelle partagée. Je te l'ai dit. Toutefois cette période de définition de nous-mêmes n'est pas terminée. Elle ne devrait pas se faire aux dépens des autres, comme trop souvent dans les sociétés de psychanalyse, mais plutôt en soulignant notre singularité.

L'intermédiaire s'est proposé que l'on parvienne à travailler cela. On peut dire qu'il y a joué un rôle important. Mais notre identité comporte aussi un style. On se sent à l'aise dans nos réunions, détendus, ouverts, proches et solidaires, avec la conscience que nous faisons un travail très difficile, avec les familles mais aussi avec les professionnels en formation, chez qui il s'agit souvent de compléter les carences des formations universitaires. L'organisation de groupes théorico-cliniques, de psychodrame, de perfectionnement apporte une dimension que le travail individuel ne peut. Je ne suis pas sûr qu'on l'ait assez dit.

Se former implique aussi d'abandonner certaines options, notamment les pensées fixes, convenues et à la mode. *L'intermédiaire* favorise ces mouvements et nous aide à grandir. Beaucoup de ce que je te dis ici nous l'avons découvert au fur et à mesure et parfois à notre corps défendant.

Les interviews de S. Collins-Bur : Ce que nous avons hérité de nos « pairs »

Interview de Chantal Diamante N°91 Février 2024



Lorsque nous avons entrepris d'ouvrir cette nouvelle rubrique, qui se veut un lieu de partage et de transmission, nous avons choisi de solliciter Chantal Diamante, en tant que Présidente actuelle de la S.T.F.P.I.F. et membre fondateur.

S.C.B : Pourriez-vous partager avec nous un peu de votre parcours, et nous dire comment vous en êtes venue à vous intéresser aux prises en charges groupales, et plus spécifiquement à la thérapie familiale ?

C.D. : J'ai toujours été une militante associative et ai créé des lieux d'accueil et de prise en charge de la violence intra-familiale (violences conjugales...). J'ai aussi milité très tôt en faveur de l'accès à la contraception pour les mineures et pour la légalisation du droit à l'avortement. Dès mon adolescence, j'ai participé activement aux luttes contre les violences faites aux femmes, et particulièrement pour que le viol soit reconnu comme un crime et non plus seulement comme un délit. J'ai aussi soutenu dans les années 80 des lieux d'accueil pour femmes battues. Je me suis intéressée à la question des liens, en particulier ceux de la famille, à commencer par le couple et l'enfant. Cela a toujours retenu mon intérêt.

En ce qui concerne la S.T.F.P.I.F ce sont Alberto Eiguer, Serge Tisseron et Gérard Decherf qui m'ont demandé si je voulais devenir membre fondateur de cette nouvelle association. Je me suis sentie honorée, ravie et enthousiaste, tout à la fois. Quand la S.T.F.P.I.F. a été créée, j'en suis devenue membre fondatrice mais pas encore formatrice. Dès la création de la STFPIF, la formation a occupé une place centrale et prépondérante sans jamais être au détriment des questions cliniques et théoriques. Lorsque ces groupes initiaux ont été insuffisants d'autres groupes se sont ouverts. Nous en discutons en CA et la décision a toujours été collective et soumise au vote. C'est alors qu'au bout d'environ 4 ou 5 ans j'ai commencé à coanimer des groupes avec Jean-Pierre Dumont, ce que je fais encore aujourd'hui !

Ce furent des moments riches, nourris par beaucoup de réflexion, de confrontations d'idées... Le côté engagé et bénévole était très

présent, et les disparités, les différences, étaient assumées. Les Colloques étaient des moments de joie et de confrontations. Les Colloques se préparaient ensemble, par petits groupes de travail ou avec le recours au psychodrame. S'il y avait des tensions suscitées par cette créativité groupale, les moments de partage aidaient à les dépasser. Par la suite, avant même Qualiopi, beaucoup de contraintes sont venues entraver le champ de la psychanalyse et de la formation. Dès le départ, chacun des formateurs avait la responsabilité de la gestion administrative et financière des groupes qu'il animait.

S.C.B. : Pourriez-vous nous dire où vous avez été formée avant de devenir membre fondateur de la S.T.F.P.I.F. ?

C.D. : J'ai été formée à l'A.PSY.G, auprès de Gerard Decherf et Jean-Pierre Caillot, et auprès d'Alberto Eiguer. Le divorce du couple mythique « Caillot Decherf » est à l'origine de la création de deux associations de formation et de recherches à la TFP, le Collège, fidèle à la ligne Racamier ; et la S.T.F.P.I.F., plus orientée sur la question des liens, des secrets, du transgénérationnel... C'était en quelque sorte pour moi l'âge d'or des avancées de la théorie psychanalytique familiale. Aujourd'hui, il serait intéressant, sans doute, de repenser ces questions en termes de contrat narcissique et de pacte dénégatif.

Il était possible pour nous de parler des difficultés, des failles, sans se sentir attaqués, car tout était prétexte à penser. La famille, les liens, l'intersubjectivité, l'égalité en droit, sont arrivés à une époque où les droits des femmes ont bougé, où elles commençaient à s'assumer, non pas en termes de plus ou de moins, mais en termes d'intersubjectivité, de différences.

Lorsque j'ai été adoubée par mes aînés, j'ai pris le temps de la réflexion, et j'imagine que mon côté militant a joué dans le fait d'être pressentie

pour devenir membre fondateur. Le cadre de travail de la S.T.F.P.I.F était clair, il s'agissait de promouvoir la thérapie familiale, au travers de la théorie et de la formation. Lors des C.A., tout le monde avait une tâche à accomplir. Ce qui manquerait peut-être aujourd'hui c'est l'absence de la « tâche » dans le sens d'Enrique Pichon-Rivière. Il y avait le désir de faire ensemble. On croisait les idées pour ne pas les perdre, et il y avait toujours quelque chose de festif pour terminer les Colloques, lieux d'expériences symbolisantes, après avoir réfléchi ensemble et être ensemble autrement.

Dans les années 80, la psychanalyse n'était pas attaquée comme aujourd'hui. La question de la famille se posait d'un point de vue analytique, politique, sociétal, avec l'arrivée de la gauche au pouvoir. Cela donnait le sentiment qu'il était possible de penser autrement. On pouvait questionner la façon de penser, de parler, de soigner... Nous traversons une époque complexe et compliquée, sur beaucoup de registres, comme la question de l'identité (sexuelle et nationale), la question du normal et du pathologique, et bien d'autres questions encore... Et quand cela devient trop compliqué, cela entraîne une position défensive : qu'est-ce que je ne peux pas dire, plutôt que qu'est-ce que je peux dire.

S.C.B. : J'ai le souvenir d'un Colloque, dont la première journée s'est achevée sur un moment festif comme celui que vous évoquez. A l'époque, le Colloque se déroulait le samedi et le dimanche matin, que s'est-il passé ?

C.D. : Le passage à une journée s'est fait après les années COVID, et à un moment où nous étions en panne d'énergie et de désir. Le côté associatif, bénévole, se pose. L'intermédiaire est un des rares endroits où persiste cette identité.

S.C.B. : Merci Chantal pour ce partage.

&&&&

Interview d'Elisabeth Darchis N°92 Juin 2024



Cette rubrique, qui se veut un temps et un espace de partage et de transmission, se poursuit avec Elisabeth Darchis, qui a participé au développement de la STFPIF, dès ses débuts.

S. C. B. : Pourriez-vous partager avec nous un peu de votre parcours, et nous dire comment vous en êtes venue à vous intéresser aux prises en charges groupales, et plus spécifiquement à la thérapie familiale ?

E. D. : Comme tout un chacun, mon parcours est imprégné de ma propre histoire, de ma famille, de mes groupes d'origine, de mes rencontres, de mes expériences. Lors de mes études universitaires à Paris X Nanterre, entre 1969 et 1973, j'ai eu la chance d'avoir des « maîtres » comme Didier Anzieu (enveloppes psychiques, Moi peau...), René Zazzo (paradoxe des jumeaux, apports sur Winnicott, Piaget, Bion...), et bien d'autres encore. Au cours de mes études, j'ai bénéficié d'une dynamique de groupe, conduite par Didier Anzieu et André Missenard, expérience forte et remuante qui m'a sensibilisée à la psychanalyse de groupe. Didier Anzieu avait fondé auparavant le CEFFRAP, notamment avec René Kaës, et il allait être président de la SFPPG en 1974. De ce fait, mon parcours analytique a été imprégné dès le début, par la psychanalyse de groupe avant ma propre analyse individuelle.

Après ma maîtrise, j'ai effectué un D.E.S.S. à Paris V Descartes, et j'ai poursuivi avec le psychodrame de groupe chez Génie et Paul Lemoine, où j'ai croisé Gérard Decherf, en 1973-74. Il avait son doctorat de psychologie, était psychanalyste de groupe, et se formait à la thérapie familiale auprès d'André Ruffiot. En 1973, j'ai occupé un poste de Psychologue dans un E.M.P., ce qui m'a permis de travailler auprès de familles confrontées au handicap de leur enfant. A cette période, j'étais militante dans des groupes femmes et au planning familial. Entre 1973 et 1974, j'ai suivi une formation au conseil conjugal et familial, puis de 1978 à 1990, j'ai exercé comme psychologue au Centre Flora Tristan, à Clichy puis à Chatillon, auprès de femmes victimes de violences. Cela m'a conduit à me former à la thérapie de couple à l'AFCCC dans l'équipe de Jean-Georges Lemaire. J'ai beaucoup appris dans ces différents espaces, et ai pu faire des liens entre violences conjugales, familles en souffrance et petite enfance. Cela m'a amenée à faire de la prévention précoce et à m'orienter vers la périnatalité. A côté de cela, j'ai effectué des stages en psychodrame au CEFFRAP. Avec tout ce bagage, il s'agissait d'écouter les phénomènes de groupe.

Mon orientation vers la famille en périnatalité, m'a amenée à exercer plus de 30 ans – de 1980 à 2010 - dans des services dédiés à la maternité, à la néonatalogie, à la pédiatrie, à Colombes, à l'Hôpital Louis-Mourier (92). J'y ai animé aussi des groupes Balint. Imprégnée par le courant de la psychanalyse du lien et de la subjectivité, je suis devenue membre des Sociétés de périnatalité (WAIHM, MARCE), avec notamment Serge Lebovici et Michel Soulé. Dès les années 1980, j'ai rencontré les couples de futurs et jeunes parents, ce qui est différent de la thérapie de couple, car cela accompagne la famille naissante.

S.C.B. : Famille en devenir, construction de la famille...

E.D. : Oui, et le fait de rencontrer les futurs parents a permis de prévenir les dépressions

post-natales, les psychoses puerpérales, mais surtout les troubles relationnels chez l'enfant et les souffrances familiales.

S.C.B. : A quel moment êtes-vous entrée à la STFPIF ?

E.D. : Je suivais l'émergence de la psychanalyse familiale, avec Gérard Decherf, André Ruffiot, Alberto Eiguer, en lisant des ouvrages, des articles comme « Vivre ensemble nous tue, nous séparer est mortel » de Gérard Decherf et Jean-Pierre Caillot. En 1980, ces derniers ont fondé l'APSYG, et avec elle la revue Gruppo, avant la scission intervenue en 1994, qui a abouti à la création de la STFPIF en 1995.

Au courant des années 1990, j'ai intégré les groupes de formation et de recherche animés par Alberto Eiguer. En 1995, comme je pensais intégrer PSYFA en tant que membre, du fait de ma proximité avec l'AFCCC et Jean-Georges Lemaire. Je ne suis pas devenue membre fondateur de la STFPIF, malgré la sollicitation d'Alberto Eiguer. J'ai rejoint la STFPIF comme membre seulement en 1997, avec les parrains Gérard Decherf et Alberto Eiguer, et ai complété mon parcours de formation pour devenir formatrice. Je suis entrée au C.A. en 2001, au Bureau en 2005, et j'ai été Présidente de la S.T.F.P.I.F. de 2008 à 2011. Pendant 20 ans, entre 2000 et 2021, j'ai été formatrice de PEF à la thérapie familiale psychanalytique en co-animant à la STFPIF avec Gérard Decherf des groupes théorico-cliniques, puis la supervision, comme à Lille à la Société des Hauts de France, où j'ai été également psychodramatiste de 2012 à 2022, mais aussi à Metz, à Auxerre...

S.C.B. : Comment s'est faite la jonction entre la S.T.F.P.I.F et la périnatalité ?

E.D. : Au sein de la STFPIF, j'ai créé en 2000 un Groupe séminaire de recherche portant sur

« La famille en périnatalité » Puis j'ai ouvert à Lille en 2009 3 jours de formation « Périnatalité et petite enfance » que j'animais seule au début et où sont venus se joindre ensuite des collègues : Marthe Barraco, Chantal Diamante, puis Florence Baruch. Nous avons avec elles mise en place, à la STFPIF en 2011 à Paris, la formation : « Périnatalité et groupalité »

Je suis intervenue dès le 3^{ème} Colloque de la STFPIF en 1999, sur « Maison et parentalité, faire son nid » intervention publiée dans le Divan familial (créé en 1998 par Alberto Eiguer). Je fais d'ailleurs partie de ce comité de rédaction depuis 2007.

A cette époque, et jusqu'en 2015, il y avait les Conférences de la STFPIF à Sainte-Anne, espaces de rencontres et de débats autour de la clinique, qui avaient lieu plusieurs fois dans l'année. Elles faisaient partie du parcours de formation des PEF, et étaient ouvertes aussi à des professionnels externes.

S.C.B. : Il a souvent été question à la STFPIF de ces Conférences, ces derniers temps, comme s'il y avait une certaine nostalgie les concernant, voire concernant cette époque ?

E.D. : En effet, mais la STFPIF évolue et aujourd'hui il y a les rencontres cliniques et le cadre est différent. Le chemin parcouru à la STFPIF m'a conduit à la création d'autres lieux, comme la fondation de la SIPFP (Société de Psychanalyse familiale périnatale) en 2016 avec Marthe Barraco et Pierre Benghozi et avec des membres du séminaire de recherche de la STFPIF.

Serge Tisseron m'a marqué, lui aussi, avec son travail sur les secrets de famille. Il m'avait invitée à le rejoindre à l'AENAMT (Association N. Abraham et M. Torok), dont je suis maintenant la Présidente. Je suis aussi fondatrice, grâce à Drina Candilis, du D.U. « Approche psychanalytique groupale et

familiale », à Paris VII Diderot, et j'ai demandé à Gérard Decherf, puis Philippe Robert de me rejoindre. Ce DU a été chapeauté par Régine Waintrater, et aujourd'hui par Ouriel Rosenblum avec Laurence Knera qui m'a remplacée comme responsable pédagogique.

S.C.B. : Cela fait beaucoup d'espaces, qu'est-ce-que vous en reprenez ?

E.D. : Le collectif porte, enrichit, élargit le Moi et nourrit nos groupes internes.

S.C.B. : A côté, nous sommes comme des oisillons...

E.D. : J'étais un oisillon à côté de Didier Anzieu, d'Alberto Eiguer, Gérard Decherf alors même que ce dernier nous donnait l'impression d'être presque à sa hauteur...

S.C.B. : Et comment concilier tout cet investissement avec votre vie personnelle ?

E.D. : La vie privée a toujours été importante, mon mari, mes enfants, les amis et il s'est toujours agi de ne pas les sacrifier.

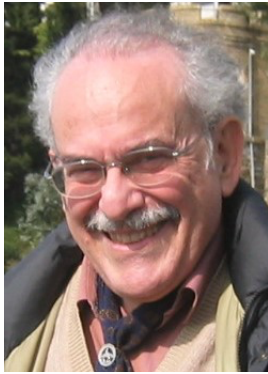
S.C.B. : Merci Elisabeth.

Propos recueillis par Sophie Collins-Bur

&&&&

Interview d'Alberto Eiguer N° 95 Juin 2014

En ce mois anniversaire de la S.T.F.P.I.F, née le 12 juin 1995, il semblait important de solliciter Alberto Eiguer, l'un des fondateurs et ancien président de la S.T.F.P.I.F.



S.C.B. : Merci Alberto, vous manquez beaucoup. Il est important dans cette rubrique de pères en pairs d'avoir le retour d'expérience de chacun, de savoir comment vous en êtes venu là, qu'est-ce qui a fait que vous en êtes venu à la thérapie familiale.

A.E. : La question est pertinente, cela remonte dans le temps, dans un enchevêtrement de situations. Je pense que cela peut remonter à la petite enfance, et mes prédispositions groupales venaient des aménagements singuliers de ma famille. Nous vivions tous dans une maison spacieuse, mais il y avait deux familles qui habitaient la même maison, celle de mon oncle et de ma tante, la sœur de mon père, et notre famille. Cet aspect me prédisposait particulièrement à être à plusieurs, et je considérais, assez jeune, mes deux cousins comme des frères d'une certaine façon. Je faisais la distinction, ils étaient mes cousins, mais il y avait une fraternité, une familialité telle que les choses se coordonnaient de manière remarquable. Ensuite, il y a eu les études de médecine et aussi quelques études de psychologie en simultanée. On avait, la possibilité à l'époque, quand on était étudiant en médecine, de suivre des cours de psychologie, avec des rencontres qui ont été prophétiques car j'ai ainsi connu de grands noms de la psychanalyse argentine.

Les contacts avec le groupe et la famille se sont intensifiés avec deux voies que j'ai suivies, peu

de temps après la fin de mes études et quand je suis devenu médecin. La première est mon inscription à l'Ecole de Psychiatrie Sociale – c'est son nom à l'époque – qui était dirigée par Enrique Pichon-Rivière, et où on apprenait le groupe. Je reviendrai là-dessus. Et l'autre, un peu plus tard, quand j'ai commencé à travailler dans un Hôpital de jour d'adolescents. Ce service proposait des thérapies, tout le monde devait faire des thérapies et les familles des patients étaient en thérapie familiale. Après la psychanalyse individuelle, j'ai entamé la psychanalyse des familles et des couples. A l'époque, tel que je me souviens, les systémiciens et les psychanalystes n'étaient pas aussi divisés que plus tard. Les Argentins sont réceptifs à tout ce qui est nouveau. Dès lors qu'on s'occupait des familles, on travaillait beaucoup les textes européens et nordaméricains, qui étaient traduits assez rapidement, ainsi que les articles, les livres des écoles de Palo Alto et de New-York, etc. On était assez au courant, tout comme on travaillait différents auteurs psychanalytiques.

Le programme de cette école d'E. Pichon-Rivière s'étalait sur trois ans. La première année était consacrée à l'étude de la théorie et de la pratique d'E. Pichon-Rivière, une théorie psychanalytique individuelle et groupale spécifique, très marquée par son modèle, avec la pratique en groupe opérationnel (« grupo operativo »), qui me semble avoir son originalité. A cette époque, son modèle était fort développé et j'ai reçu tout cela la première année. Il faisait beaucoup de cours. La deuxième année était consacrée à la psychopathologie. On apprenait, à la fois, tous les tableaux cliniques de la psychiatrie, et leur compréhension analytique, et d'après la psychiatrie sociale et familiale. Tout cela, c'est une synthèse qu'on reconnaît maintenant car la formation de la STFPIF lui ressemble. La troisième année était consacrée à la pratique et la technique. On étudiait les

thérapies psychanalytiques individuelle, familiale, de couple et institutionnelle. Pour cela, j'ai eu des professeurs qui sont des personnalités importantes de la psychanalyse, comme José Bleger, Fernando Ulloa, Armando Bauleo, Hernan Kesselman, Eduardo Colombo, qui s'est installé peu de temps après en France où il a été connu comme psychanalyste. Il accordait une grande importance à la liberté sur tous les plans.

Pour chaque cours, qui était hebdomadaire, le cycle s'étalant sur plusieurs mois, on commençait par une conférence qui n'était pas solennelle. La présentation théorique était suivie par un groupe opérationnel, dont le but était de reparler de la conférence. Le « schème » d'E. Pichon-Rivière suit une méthodologie spéciale. L'idée générale est que le professionnel en formation entend ce qu'il peut ou veut entendre selon la couleur des cristaux de ses lunettes et selon ses filtres, l'accueillant selon son approche personnelle ou en résistant à l'idée ou à l'auteur. La tendance groupale, ses méandres et mythes entrent ainsi en jeu. La résistance pour E. Pichon-Rivière, c'est une résistance au changement, incontournable, inévitable : résistance à perdre les acquis ou résistance qui se manifeste par le dérèglement que peut causer le nouveau.

Cette méthode opérationnelle souligne comment votre intimité est profondément mobilisée puis empreinte par ce que vous apprenez. En l'élaborant, vous pouvez apprendre, l'adopter ou vous adapter. Cela signifie que toute idée devient votre idée propre. Tout était compris en termes groupaux, c'est-à-dire un bouillonnement du collectif, de comment cela circulait entre nous, comment on échangeait, on s'accordait créant des liens intersubjectifs. Beaucoup de ces concepts m'ont marqué et me marquent encore à ce jour.

Il m'est venue une anecdote. Beaucoup de choses se passent dans ces formations et autour,

dans le domaine des échanges informels. C'est-à-dire pendant la pause, dans les rencontres du couloir, après ou avant les cours, dans le bistrot après-coup, ce qui finissait souvent tard. Je ne me souviens pas qui avait fait la conférence. J'arrive à la salle où on s'installait pour la pause, et E. Pichon-Rivière était en pleine discussion avec E. Colombo autour du dernier film sorti : c'était *Belle de jour* de Buñuel, avec Catherine Deneuve. Ils n'étaient pas tout à fait d'accord, ils se disputaient. E. Colombo a défini Buñuel comme « un petit bourgeois pornographe », quelque chose comme cela. E. Pichon-Rivière a objecté cette idée. Pour lui, le film n'est pas non plus une critique de la bourgeoisie, mais il s'agit essentiellement de montrer les enjeux de l'esclavage, et les épreuves que vit la femme en quête de la libération féminine. Il ne pouvait pas supporter des critiques personnelles. Il dit : « Critiquer le rôle de Catherine Deneuve est facile et gratuit. » Voilà les positions de ces deux personnages ; cela les caractérise d'une certaine manière. C'est un exemple du comportement de E. Pichon-Rivière vis-à-vis d'un film : il prenait en considération l'ensemble des données psychiques, sociales, artistiques, idéologiques pour trouver une synthèse où primait l'intimité la plus inconsciente. Son exégèse se dégageait de toute lourdeur polémique ou sceptique pour devenir libératrice.

S.C.B : E. Pichon-Rivière a été abordé en formation, mais nous méconnaissons toutes ces différentes facettes.

A.E : Oui c'est cela, il y a eu beaucoup de choses importantes. Je vais raconter une autre anecdote. On a fait un stage. Il était mené par E. Pichon-Rivière. Il nous a pris à plusieurs, il s'agissait de faire une enquête psychosociale à propos d'une demande reçue par son Institut concernant un produit alimentaire. C'était une poudre chocolatée qui avait perdu une part

importante du marché ; elle se vendait de moins en moins. L'entreprise voulait en connaître les raisons. Nous avons construit le questionnaire et on s'est mis au travail pour faire passer cette enquête au public adulte. L'échantillon a été établi avec des critères définis et sélectionnés soigneusement ; c'était très sérieux. Puis on est partis soumettre le questionnaire à un certain nombre de personnes. La plupart d'entre elles expliquaient la perte de la notoriété de cette poudre chocolatée par les difficultés rencontrées pour son utilisation : c'était une poudre qui avait du mal à se dissoudre dans le lait. Il y avait une autre marque qui était beaucoup plus adaptée. Ce produit en étude était très lié à l'enfance de chacun. Jadis beaucoup de personnes la consommaient. S'ajoutait à cela le fait qu'il y avait une publicité radiophonique qui passait tous les jours et portait sur les aventures de Tarzan, un programme très suivi par les enfants et les adolescents. Les enquêtés disaient qu'ils avaient eu comme un « transfert positif » envers cette poudre qui leur rappelait leur propre enfance. Adultes ils l'ont donné à leurs propres enfants parce qu'elle évoquait ces souvenirs. Leur transfert était chargé de cette réminiscence. Mais au bout d'une période « idyllique », cet enthousiasme a disparu et les résultats pratiques ont pris le dessus. A la suite de l'enquête, nous avons analysé les résultats, en petits groupes, et E. Pichon-Rivière nous a dit : « Je vous remercie pour le travail. Nous avons analysé à notre propre niveau et nous avons décidé de proposer au producteur de cette poudre, de changer le flacon d'emballage, l'étiquette que l'on met sur le flacon. Nous lui avons dit qu'il fallait absolument le moderniser pour qu'il attire plus l'attention. »

Certains d'entre nous ont été très critiques, disant « Tous ces efforts pour rien », ajoutant « Vous avez le pouvoir de leur demander d'améliorer ce produit. » Et E. Pichon-Rivière a répondu : « Je comprends ce que vous voulez

dire, mais je pense qu'il faut changer la forme. L'enveloppe constitue une approche psychologique extrêmement importante, parce qu'il représente quelque chose liée à notre propre corps. Changer l'enveloppe, la moderniser, c'est aussi imaginer que chacun va se projeter sur le produit de façon différente. » Et là-dessus a suivi une discussion de sa part sur la valeur du rapport entre le contenant, le contenu et le flacon. C'était formidable parce qu'il nous apprenait beaucoup de choses. Il était assez fascinant dans sa réflexion. Le stage s'est bien passé, et s'est bien fini, pour moi en tout cas. Je pense aujourd'hui que E. Pichon-Rivière restait indifférent au mélange lait-chocolat (sein-mamelon ou maternel-paternel) ; l'important était qu'on les réunisse dans un même contenant attrayant.

Vous voyez le type de choses qu'on faisait. D'un bout à l'autre, je vous ai montré des éléments extrêmement différents, mais qui viennent tous signifier l'intérêt pour le groupal et ses rapports les plus intimes avec le psychique.

S.C.B : Toutes vos études vous les avez effectuées en Argentine, mais à un moment donné vous l'avez quittée pour venir en France.

A.E. : Oui, quand je suis arrivé en France, une première fois, c'était pour un stage d'un an et demi dans l'Institut Marcel Rivière de La Verrière afin de me former à la psychiatrie institutionnelle. J'ai fait beaucoup de choses : suivi des cours, des thérapies, des thérapies de groupe, des recherches... J'ai commencé à m'intéresser aux recherches sur la maison, justement, dans cette institution. Ensuite, quand je suis revenu en 1973, j'ai travaillé dans plusieurs institutions, d'abord en m'intéressant à divers domaines liés aux groupes, à l'institutionnel, à la psychose. Ce que j'avais commencé à faire en Hôpital de jour m'a incité à travailler sur le groupe, notamment dans la

Clinique psychiatrique MGEN de Rueil-Malmaison où l'on faisait des groupes-thérapie de courte durée. Ensuite j'ai travaillé pendant très longtemps en Hôpital de jour où je pratiquais des thérapies individuelles, familiales et de temps à autre de couple.

S.C.B : Il y a tous les apports que vous avez reçus en Argentine, mais est-ce que je peux vous demander ce qui vous a amené à venir vous installer en France ?

A.E : Oui, je suis venu en France pour continuer ma formation psychanalytique et poursuivre ma pratique. L'idée était la formation, mais c'est vrai aussi que ces années-là on avait envie de partir d'une Argentine en guerre civile larvée. Et grâce à ma venue en France, un grand merci à la France, j'ai été épargné de la répression politique lors la dictature militaire qui aurait pu me coûter cher.

S.C.B : J'associe avec tout ce que vous avez écrit, Alberto. On parlait de la maison tout à l'heure, là de l'exil, les liens avec votre histoire aussi. Forcément, ça ne vient pas de nulle part.

A.E : Je suis né dans une famille où mes parents étaient des immigrants, des migrants, le mot migrant est plus ouvert. Ma lignée était migrante depuis plusieurs générations : aucune génération n'a habité le même endroit. Mes parents étaient très accueillants recevant les migrants de la famille provenant de leur village ou région. Et quand je suis né ils étaient âgés. Mon père aurait pu être mon grand-père. J'ai eu souvent le sentiment qu'une longue histoire pesait sur mes épaules. Ma mère m'a beaucoup parlé de son village natal dans le sud de la Pologne, de ses proches, de ses voisins, avec leurs petites histoires, leurs anecdotes croustillantes. Avec passion, avec humour, elle était une bonne conteuse. Ces personnes ont peuplé notre espace

transitionnel. Longtemps après, j'ai compris qu'elle en faisait le deuil. C'est une des raisons pour lesquelles le processus d'immigration m'a beaucoup intéressé. Il y a la question des origines bien sûr, des racines, mais plus tard je me suis intéressé à l'interculturel, et avant cela au transgénérationnel. J'ai souvent essayé d'articuler tout cela. Le fait que mes parents étaient tels qu'ils étaient a encouragé mon désir de migrer. Cela a facilité mon insertion et adaptation ; je n'ai pas souffert des difficultés qu'ont connu d'autres migrants.

S.C.B : Une fois que vous vous êtes installé en France, vous avez fait des rencontres, de nouvelles rencontres, concernant les groupes, les familles, les institutions, qui ont amené à fonder par la suite la SFTFP et la STFPIF.

A.E : J'étais proche de Didier Anzieu, de René Kaës et de leur groupe. Ensuite, il y a eu d'autres rencontres qui ont été significatives, et avec lesquelles nous avons fondé les différentes sociétés. On a entamé un long processus et aujourd'hui on fête les 30 ans de la SFTFP et de la STFPIF, qui se consacre à la formation. On peut parler du domaine de la formation. Je n'ai pas développé le groupe opérationnel dans les formations, mais j'ai une sensibilité groupale, c'est une espèce de facteur universel, même en analyse individuelle ; je le pense tout le temps. Je pars de l'idée que lorsqu'on entre en groupe tout est changé, tout est modifié, le groupe emporte, son atmosphère, son affectivité, et aussi les liens qui se tissent entre les différents membres du groupe. Et par-delà on se transforme soi-même. La rencontre avec André Ruffiot a été aussi significative, je me suis lié d'amitié avec Evelyne Granjon assez rapidement, et puis il y a eu les rencontres internationales qui se sont multipliées, jusqu'au moment où j'ai eu l'idée de créer l'AIPCF.

S.C.B : Quelle association a été créée en premier ?

A.E : L'association qui a été créée en premier fut l'APSYG, à laquelle j'ai participé comme tant d'autres. C'est vrai que pendant un long moment j'ai fonctionné comme électron libre, même dans des associations comme l'APSYG. Un collectif est marqué par des dénominateurs communs, mais nous avons des différences. Je suis un pichonien soft, un blégerien soft. Je les connais théoriquement, mais mon modèle personnel est une synthèse avec une prédisposition, qui me paraît encore à réfléchir, à privilégier la pratique. De là les séminaires sur l'interprétation, ma sensibilité à l'interfantasmatisation ; les livres que j'ai écrits parlent abondamment du transfert et du contretransfert, etc.

S.C.B : Et le fait de devenir formateur à votre tour, de transmettre à votre tour, si j'ai bien compris c'est venu très vite, voire d'emblée ?

A.E : Les groupes de formation je les ai commencés assez précocement. Et j'en ai parlé avec Jean-Pierre Caillot, Gérard Decherf, Claude Pigott, et les ai mis au courant des groupes de formation que j'avais fait, comme les groupes théorico-cliniques du programme de la STFPIF, et après on retisse les expériences, on arrive à une synthèse, rien n'est définitivement comme à l'origine. J'ai commencé dans les années 1980, et j'ai fait des supervisions de couples, je n'avais pas beaucoup de groupes au départ, puis je me suis mis à les organiser. Quand on a créé la STFPIF, j'avais déjà des groupes de formation, que j'ai intégrés, progressivement, dans la formation de la STFPIF. Il faut dire que j'aime beaucoup enseigner, partager, et c'est une source de savoir et d'amitié ; l'émotionnel y est extrêmement important. Cette ambiance de groupe créée par

l'alchimie, la magie du groupe, me plaît beaucoup. Il y a aussi l'expérience universitaire, mais l'université n'enseigne pas la thérapie, malheureusement. Je m'occupais de choses importantes à l'époque quand j'ai enseigné à la faculté, je fais toujours partie du Laboratoire de recherche dans la suite de l'obtention de l'Habilitation à la direction des recherches en 2000. Donc, la clinique, la pratique, la formation, la recherche, tout cela se combine et s'alimente réciproquement.

Il y a dans l'histoire du groupe opérationnel d'E. Pichon-Rivière une évolution, une adaptation. Armando Bauleo, qui a quitté l'Argentine au moment de la dictature, pour le Mexique et ensuite l'Italie, a été quelqu'un qui, à mon avis, a beaucoup fait avancer la théorie opérative d'E. Pichon-Rivière en l'appliquant à la psychanalyse individuelle, et à différents groupes de formations, thérapeutiques et animation. En Italie, en Espagne, on pratique beaucoup des groupes opérationnels, utilisés, par exemple, en entreprise. On réalise une consultation institutionnelle dans une entreprise qui a des problèmes ; c'est la première étape d'un protocole bien configuré ; parfois l'expérience se transforme en un groupe opérationnel de l'encadrement ou de l'équipe, selon les cas. A Madrid, une troupe monte une pièce de théâtre, et elle décide d'aménager un groupe opérationnel pour préparer la représentation. Cela peut concerner différentes activités artistiques et culturelles, dans l'évolution d'une pratique qui est vivante.

Dans la mouvance psychanalytique, des concepts et des pratiques se sont développés progressivement après Freud. Ainsi les recherches sur le groupe ont donné naissance à la notion de *champ* ; la théorie des relations objectales, à celles du *lien* et de *l'intersubjectivité* ; l'archaïsme à l'origine de la famille et de l'humanité, à celle du *transgénérationnel* ; la théorie des deux

différences majeures des générations et des sexes, à celle d'une troisième différence, *l'interculturelle* (Kaës).

Je vais vous raconter encore une anecdote. E. Pichon-Rivière a avancé l'idée de *métaphores sociales* pour illustrer et comprendre ce qui se passe au niveau d'un petit groupe, d'une famille. Il appliquait certains événements sociaux comme changement de constitution, révolte populaire, *putsch*, coup d'état, machiavélisme, conflit social, grève. A une occasion, il m'a dit : « Alberto, j'ai la demande d'un collègue pour une famille, je te propose de faire une consultation d'urgence à domicile – c'était un dimanche – il faut y aller d'urgence parce que les fils ont fait un coup d'état. Le père, un grand tyran, veut reprendre le pouvoir, et il les a carrément mis à la porte. » J'en ai eu un accès de panique... La métaphore du coup d'état m'a permis de surmonter mes réticences, pensant qu'il y a quelque chose d'intéressant à élaborer théoriquement. L'idée de métaphore est chère à Freud quand, pour conceptualiser, il utilise la métaphore de la machine, de l'appareil, du travail, etc. Freud en reste toutefois analyste, ce sont juste des métaphores. L'idée de calquer les phénomènes sociologiques - la société actuelle donne beaucoup d'éléments de dysfonctionnement – pour entendre le dysfonctionnement d'une institution, d'un groupe de formation, d'une famille, prospère actuellement..., mais il me paraît plus intéressant de lire ces derniers en termes de métaphores. Cela permet une réflexion plus distanciée et finalement plus substantielle, tout en conservant la notion d'analyse de groupe. Pour la famille dont je parle, les fils sont allés trop loin dans leurs revendications au point qu'il ne se posait pas d'autre alternative que chasser le père tyran ou être banni (s) du foyer. Les nombreuses revendications aussi justes qu'elles ont pu apparaître ne permettaient pas au père de modifier son comportement. Il s'est senti

totallement dépossédé et humilié ; alors il a encore une fois fonctionné en tyran.

Une chose que j'ai fait aussi pendant ma formation et dont je suis fier, c'est lorsque Enrique Pichon-Rivière m'a orienté un patient psychotique. Lui voyait la famille et il m'a invité à l'accompagner dans les entretiens familiaux, d'être « son co-thérapeute ». Je continuais à voir le jeune. J'avais peur, mais l'expérience a valu la peine, je l'ai vu fonctionner comme thérapeute et ce fut très intéressant. Et nous avions des échanges lors des post-séances, où il parlait très facilement de lui, de son historique, de ce qui lui arrivait, de ce qu'il ressentait. Le contre-transfert était extrêmement important dans sa réflexion.

S.C.B : C'est peut-être ça qui est le plus important, qui est plus riche.

A.E : C'est ce qui est plus riche en tant que formation et pour le transmettre aux autres.

S.C.B : Oui, faire des conférences avec vous qui avez connu Pichon-Rivière, comme Haydée Bleger, c'est le partage, on voit les générations successives. A la STFPIF il se partage ça. Nous vous avons rencontré vous, vous avez rencontré Pichon-Rivière, on s'inscrit dans cette suite de générations.

A.E : Je crois que vous pouvez vous considérer de la même famille, appartenant à la même généalogie, avec cet élément très important qui est que Enrique Pichon-Rivière était très libre. Il avait beaucoup d'idées, il les a peu écrites, hélas, sauf au cours de ses dernières années, des textes qui ont été faits à partir de ses conférences, ses cours.

S.C.B : Il était plus dans la transmission orale que dans l'écriture. Nous nous rapprochons de la fin de cet interview, nous n'allons pas pouvoir

tout dire même si je pourrais vous écouter des heures Alberto. Merci beaucoup d'avoir accepté de faire cet interview, qui du coup, symboliquement, paraîtra dans le prochain numéro de *L'intermédiaire* au mois de juin, qui sera le mois anniversaire de la STFPIF. Je trouve cela très bien.

A.E : Il faut savoir que Pichon-Rivière était aussi un homme de culture, qui m'a marqué. Il était critique d'art, pour la peinture, compagnon du groupe surréaliste en Argentine, créé à la fin des années 1930. Il avait beaucoup de connaissances dans le milieu artistique français. Il connaissait énormément de gens, comme Jacques Lacan, Henri Ey, Paul Sivadon, des membres de la S.P.P. et comme il était d'origine française, ses parents étaient français mais il est né à Genève, sa langue maternelle était le français. Il a appris l'espagnol enfant. Beaucoup de ses concepts, ça je l'ai déduit après, viennent du français, comme *avoir un déclic*, qui est une expression française. Il l'a introduit comme un concept, c'est une extension figurative d'un mot. Pour la conférence consacrée à Pichon-Rivière il s'agira de transmettre quelques concepts, des exemples et de donner un profil de sa personnalité comme de son message. Il a créé un langage à partir de ses concepts, à l'exemple des notions de *tâche*, d'émergent, etc. Lors d'un de ses cours, j'ai entendu qu'il parlait de défense cynique, et de là est né mon livre sur *Le cynisme pervers* en 1995 (L'Harmattan). Mon intérêt pour la perversion s'inspire un petit peu de son cours sur la perversion. C'est lui qui a parlé, dans la deuxième année, du sado-masochisme, un cours riche pour les jeunes qu'on était, nous avons découvert des auteurs comme le Marquis de Sade, Sacher-Masoch, etc. Ses cours étaient illustrés par des éléments historiques et littéraires. Lautréamont par exemple, auteur maudit, fort apprécié par les surréalistes, qui a fini ses jours à Montevideo. Cet homme qui était

affable, avec beaucoup d'humour, très délicat, s'intéressait à des auteurs maudits. C'est l'un des Argentins les plus francisés de tous ceux que j'ai connus. Comme Willy Baranger, que j'ai connu par la suite, qui était aussi français et avec qui j'ai fait une tranche. On n'a pas parlé de tout cela, je me suis surtout centré sur l'enseignement et la pratique. On ne peut pas parler de tout, on va arrêter là.

S.C.B : J'ai l'impression d'avoir eu les prémices d'une conférence. Merci beaucoup Alberto.

A.E : Merci de votre attention et de votre écoute très accueillante.

&&&&

Interview de Serge Tisseron N° 96 Octobre 2025



SCB : Je vous remercie d'avoir accepté de faire cet interview.

ST : Ecoutez, c'est avec plaisir, je ne fais plus partie de la STFPIF, mais j'y ai été très présent au début. Comme cette année, c'est l'anniversaire des trente ans, c'est normal que vous ayez envie de recueillir des témoignages.

SCB : Oui, cela nous semblait important pour *L'Intermédiaire* qui va sortir ce mois-ci, que ce

soit encore l'année effective des trente ans de la STFPIF, avant le Colloque. Au niveau des questions, comme je vous en ai adressées quelques-unes, c'est vraiment au niveau du cheminement qui vous a conduit à vous intéresser à la thérapie familiale psychanalytique, à comment vous en êtes venu à participer à la fondation de la STFPIF.

ST : C'est compliqué de savoir où commencer, mais en général on commence par l'enfance. Je vais donc commencer par là. J'ai grandi dans une famille où il y avait beaucoup de secrets de famille, mais ça je l'ai dit et écrit. En même temps, ce n'était pas une famille mononucéaire, mais une famille élargie, puisque, quand j'étais petit nous vivions, mon père, ma mère, mon frère et moi, dans le même appartement collectif que mon grand-père et ma grand-mère paternels, avec aussi la sœur de mon père (ma tante), plus deux dames qui vivaient dans deux pièces attenantes. Cela veut dire que lorsque je rentrais chez moi le soir, après l'école, soit j'allais d'un côté, vers ma grand-mère et ma tante (mon grand père est mort assez vite), soit vers ma mère et mon frère, soit vers ces deux dames, une mère veuve et sa fille. Cela correspondait aussi à des cultures très différentes : huguenote, c'est-à-dire calviniste du côté de ma famille paternelle, et catholique humaniste du côté de ces deux femmes. Et c'est en général de ce côté que je me dirigeais. Ce sont elles qui ont fait mon éducation, notamment catholique.

Voilà, et je pense que cela m'a sensibilisé au fait que nous n'avons pas seulement un papa et une maman, mais que nous sommes aussi les enfants d'un environnement culturel.

A l'adolescence, je me suis intéressé au mouvement personnaliste et communautaire d'Emmanuel Mounier, et je suis devenu militant d'action catholique. Et là j'ai construit l'idée que personne ne se sauve seul. Ce qui explique que, quand il a été question de la résilience comme

qualité ou force personnelle, j'ai rué dans les brancards en disant « mais non, mais non », nous sommes tous en lien, il n'y a pas de résilience individuelle, il n'y a que des co-résiliances ». J'ai toujours valorisé le collectif et les moyens que les gens inventent ensemble pour résoudre leurs problèmes quand ils se mettent à se parler.

Après j'ai fait mes études médicales, tout en étant militant, comme pendant mai 68. Puis j'ai pris mon premier poste en psychiatrie chez Paul Balvet, qui avait travaillé à Saint-Alban avec Tosquelles et Bonnafé. Avec lui, j'ai reçu une éducation à la psychiatrie institutionnelle. Puis, je me suis intéressé à l'anti-psychiatrie, avant de faire un stage en Italie, chez Franco Basiglia. Celui-ci m'a invité à partir à Naples avec l'un de ses collaborateurs. Pour lui, l'avenir de la psychiatrie n'était pas l'hôpital psychiatrique, mais dans les Unités sanitaires de base.

A Naples, il s'agissait d'une Unité dans laquelle il y avait toutes les disciplines médicales de base, mais pas seulement. Les gens arrivaient, ils étaient orientés selon leurs difficultés « qu'est-ce que je dois faire pour mon bébé », « j'ai mal au cœur », « je me sens déprimé », « je vous ai amené mon père, il dit des bêtises » ... Mais selon les situations, les personnes pouvaient être reçues en même temps par des médecins, des infirmiers, des para-médicaux, et même des militants syndicaux, parce qu'il y avait beaucoup de problèmes à Naples qui relevaient du collectif : notamment les intoxications à la colle chez les ouvrières des usines de chaussures, et les intoxications aux produits chimiques utilisés dans la culture de la vigne.

J'ai travaillé un mois là-bas, je leur ai même fait des dessins pour des campagnes d'information, notamment une grande affiche qu'ils ont mise dans la salle d'attente pour expliquer les services

proposés³. Et puis je suis revenu en psychiatrie à Paris. J'ai pris un poste de Praticien hospitalier à l'hôpital de Villeneuve-Saint-Georges, dans un service de psychiatrie sans lits d'hospitalisation, et c'est là que j'ai développé mon intérêt pour les thérapies familiales. Mais faisons les choses dans l'ordre. En 1985 je publie « Tintin chez le psychanalyste » qui est une manière indirecte de réfléchir à ma propre histoire familiale et aux dynamiques psychiques intergénérationnelles, qu'on appelle faussement des « transmissions entre générations » parce qu'en réalité, rien ne se transmet, et que chaque nouvelle génération construit sa vie psychique au carrefour de celle de ses parents et de multiples influences sociales (rappelez-vous l'importance des deux dames qui m'ont élevé). Donc cela me rapproche des thérapies familiales, mais je ne suis pas encore vraiment sur la thérapie familiale. Et deux ans après, en 1987, je travaille à l'hôpital de Villeneuve-Saint-Georges. C'est un hôpital sans lits d'hospitalisation psychiatrique. L'équipe psy est « mobile ». On va dans tous les services de l'hôpital, où parfois on hospitalise des malades psychiatriques.

A l'occasion des consultations dans les services, je découvre qu'il existe un gros problème avec les patients en fin de vie. Dans cet hôpital, il y a des services de pointe avec un prix de journée élevé qui ne veulent pas être embouteillés par des malades en fin de vie. C'était interdit de dire que les malades, qui ne pouvaient plus être soignés, devaient disparaître et laisser la place à ceux qui pouvaient l'être. Mais en réalité, c'est ce qui se faisait. Je découvre que, dans plusieurs services, il existe ce qu'on appelle le « cocktail lithique » qui est mis la nuit par une infirmière, et le patient est découvert mort le matin. Cela

entraîne évidemment de la culpabilité chez beaucoup d'entre elles. Les médecins craignent qu'en voulant parler de la fin de vie, je cherche à dénoncer ces pratiques. Ils me menacent, mais je tiens bon. J'ai le soutien du directeur, j'organise une grande enquête sur la façon dont chaque catégorie professionnelle vit la fin de vie à l'hôpital de Villeneuve-Saint-Georges, y compris les services généraux, ce qui est très original. Je tiens une conférence de presse sur les résultats de l'enquête, qui montre que toutes les catégories de personnel souffrent de la situation. Je sensibilise à la nécessité de gérer la fin de vie. C'est l'année où Abiven crée une unité de soins palliatifs avec des lits d'hospitalisation. Je parviens à obtenir la création d'une Unité mobile de soins palliatifs, que je dirige. Je travaille avec les membres de l'équipe de psychiatrie intéressés. Et, plus tard, à cause du SIDA, j'aurais deux postes de psychologues spécialement dédiés en plus.

Dans ce travail sur la fin de vie j'ai découvert l'importance de la famille. Si quelqu'un est malade, toute la famille est impliquée ; si la fin de vie ne se passe pas bien, il peut y avoir des répercussions sur les enfants, les conjoints, les conjointes, les petits-enfants ; beaucoup de personnes meurent, voire développent des maladies graves à la suite d'un deuil. Là, je commence à m'intéresser à voir comment mobiliser des familles pour les aider à bien gérer la fin de vie de l'un des leurs.

Donc, je rentre par ces deux portes dans la thérapie familiale, une sur l'intergénérationnel, à cause de ma propre histoire familiale que j'essaie de débrouiller ; et l'autre sur l'accompagnement des familles des patients en fin de vie.

³ Elle est reproduite avec beaucoup d'autres dessins dans Tisseron, S. (2022). *Au secours, mon fils dessine, mémoires d'un psy*, Paris, Humensis.

Après, je suis invité à intervenir autour de mon travail sur l'intergénérationnel, par l'ancêtre de la STFPIF, l'APSYG. Donc je me rapproche de ceux qui s'intéressent à la thérapie familiale. Puis l'APSYG est dissoute, à la suite de la querelle entre Jean-Pierre Caillot et Gérard Decherf. Ce dernier, avec qui j'ai beaucoup sympathisé, me dit « Serge, il faut absolument créer une nouvelle société de thérapie familiale, et on va la créer sur un modèle différent, avec une société locale et une société nationale ». Je lui réplique « et tu en seras le Président », mais il m'explique que non, pas du tout, « parce que j'ai été trop attaqué dans cette histoire avec Jean-Pierre Caillot, me dit-il, et il faut que ce soit toi ». Je lui dis « non, tu rigoles j'ai toujours été allergique aux institutions et à l'autorité. Parce que diriger des bénévoles et des psychologues dans une Unité de soins palliatifs, on discute, il n'y a pas de sanctions. Mais décider qui est admis, qui est refusé à l'issue d'un cursus, ça ne me dit rien, je ne m'estime pas compétent ». Gérard insiste, et finalement j'accepte. A peu près à la même époque, Paris VII, où je donne des cours, me propose de mettre en place un enseignement de la thérapie familiale, dans lequel je ferai notamment intervenir Chantal Diamante.

Je doute d'avoir été un bon président. J'ai un petit côté autiste qui s'est amélioré avec le temps, à cette époque je ne voulais pas décider de quoi que ce soit pour les autres. J'oscillais entre autoritarisme et laxisme, et Chantal Diamante m'a beaucoup aidé. Puis il y a eu un petit conflit avec Alberto Eiguer, car il souhaitait que la STFPIF se développe très vite, alors que pour moi, bon élève, je souhaitais l'excellence et attendre que les élèves fassent de très bonnes choses avant de les accueillir. Comme je n'ai pas

cherché à imprimer ma marque sur la société, c'est la tendance d'Alberto Eiguer qui a prévalu. C'est probablement une bonne chose, car après, ceux qui sont compétents, on les repère, et ils peuvent à leur tour former des élèves. Et puis, en tous cas, nous étions tous d'accord sur le contenu de la formation, et quand il y avait un candidat, sur l'appréciation à porter sur lui.

SCB : Vous êtes resté combien de temps au C.A. ?

ST : Je ne sais plus. J'ai dû arrêter vers 1997. A cette date, j'ai été sollicité par les ministères de l'Éducation nationale, de la culture et de la famille (aucun des trois ministères ne voulait prendre la responsabilité de la décision seul) pour faire une enquête sur les onze-treize ans et les écrans⁴. C'était en lien avec la décision de mettre en place une signalétique. Il y avait beaucoup de monde à gérer, et je me suis mis en disponibilité de l'hôpital de Villeneuve-Saint-Georges, où je ne suis d'ailleurs jamais retourné. C'était une étude sur trois ans. Je me sentais meilleur pour gérer une équipe de recherche que pour sélectionner les candidats. Je me suis lancé à corps perdu dans cette recherche, et après j'ai basculé dans le milieu associatif, parce qu'il fallait que je retrouve un travail pour nourrir ma petite famille. Il s'agissait d'un Externat Médico-Educatif pour déficients mentaux moyens et profonds, où j'ai fait un peu de thérapie familiale.

Pendant tout ce temps, j'ai aussi effectué des thérapies familiales au Centre de consultation du 63 rue de la Roquette à Paris, qui faisait partie de l'inter-secteur de pédopsychiatrie. Je faisais les thérapies familiales avec une assistante sociale que j'avais formée. Je suis resté très

⁴ Tisseron, S. (2000). *Enfants sous influence, les écrans rendent-ils les jeunes violents ?* Armand Colin (rééd. 10/18).

longtemps dans ce Centre. Par ailleurs, pendant des années, j'ai été institué en référent pour les gens en formation en cas de conflit avec leur formateur. J'étais en effet le seul membre fondateur à ne pas faire de formations. Plusieurs fois, j'ai été aidé dans cette tâche par Anne-Marie Blanchard qui était restée plus près de la société et de ses enjeux que moi. J'ai également réalisé quelques thérapies familiales en libéral, avec mon épouse qui est pédo psychiatre. Car recevoir une famille, seul, je n'ai jamais réussi à le faire. Beaucoup de choses que j'ai écrites par la suite, sur les secrets, ont été puisées dans ces expériences de thérapie familiale. Après, j'ai arrêté les thérapies familiales, car je trouvais cela frustrant et difficile. Et j'étais beaucoup sollicité autour des jeunes et des écrans.

SCB : Est-ce-que je peux vous demander si le fait de travailler avec votre épouse n'avait pas d'incidence ?

ST : Je comprends votre question, mais non. Il me semble qu'il faut un certain attachement avec son co-thérapeute, pour accepter de se taire quand l'autre dit quelque chose avec lequel l'on n'est pas d'accord. Et cela nécessite d'avoir une base de confiance assurée, et la certitude de pouvoir en reparler après.

SCB : Comment voyez-vous la place de la STFPIF aujourd'hui ?

ST : Il y a deux choses qui me paraissent importantes. D'abord, revaloriser la famille comme premier espace de socialisation, d'échanges réciproques, de construction de l'empathie. Donc, il faut tenir un discours positif sur la famille. Qui aujourd'hui, hélas, comme vous le savez, se réduit comme peau de chagrin

car plus de la moitié des familles sont monoparentales. Et, entre parenthèses, je me demande comment font ces femmes, car ce sont en majorité des femmes, pour élever seules leurs enfants. Certaines ont maintenant recours à un Chatbot pour savoir comment répondre aux sollicitations ou aux crises de leurs enfants. C'est alors la machine qui triangule leurs relations, d'autant plus que souvent, il n'y a pas d'autres membres de la famille qui vit sous le même toit.

L'autre chose qui me paraît essentiel, c'est de développer la TFP dans deux espaces. Le premier espace, vous ne serez pas étonnée, est celui des services de fin de vie. Dans le film *Le dernier souffle*⁵, j'ai été choqué que la psychothérapie familiale ne soit pas présente au sein de l'unité de soins palliatifs, alors qu'il y a une famille très remontée contre le père qui est mort. On sent qu'il y a là un drame qui fait souffrir tous les membres de la famille. Mais à aucun moment le médecin ne propose à la famille de voir un thérapeute familial. Pour moi, c'est une faute professionnelle. Dans ce service, il y a la possibilité pour des patients d'avoir un accompagnement psychothérapique individuel, mais l'approche familiale n'est pas pensée. C'est très problématique car cela signifie que la famille n'est pas envisagée comme espace de co-développement et de co-résolution des problèmes. Valoriser la famille comme espace de résolution collective des difficultés présentées par chacun est un levier pour faire entrer les TFP dans les services de fin de vie.

Le second de ces espaces où il faut absolument faire entrer la TFP, ce sont les maternités. La mort et la naissance sont les deux moments de la vie familiale où il y a des réaménagements considérables au niveau des liens. L'arrivée ou

⁵ Voir Serge Tisseron, « Fin de vie, c'est le patient qui décide, À propos du film de Costa-Gavras *Le dernier*

souffle » (sorti sur les écrans en janvier 2025), *L'Ecole des parents*, n° 657, Automne 2025.

le départ d'un membre dans la famille bouleverse tout, et c'est là que des secrets de famille peuvent émerger, et empoisonner les gens s'ils n'en parlent pas. Les naissances peuvent réactiver des traumatismes, tout comme les décès. Il est essentiel de développer la TFP dans les maternités et dans les services de fin de vie.

SCB : En évoquant l'importance de la TFP dans les services de maternité, vous rejoignez Elisabeth Darchis, avec tous les travaux qu'elle a effectués, et effectue encore, pour promouvoir la TFP en périnatalité.

ST : Oui bien-sûr.

SCB : Je ne suis plus moi-même dans les institutions à l'heure actuelle, mais il n'est pas toujours évident d'y défendre la TFP, d'autant plus lorsque la thérapie familiale systémique prévaut.

ST : La systémique fait de bonnes choses. Le problème, c'est le mot « psychanalytique ». Il y a eu tellement de discours incompréhensibles de la part de psychanalystes, qui ont été perçus comme méprisants, même si ce n'était pas leur intention. Il vaut mieux que les gens comprennent plus facilement, alors ils sont contents et se sentent intelligents. La systémie systématise certains aspects de la Psychanalyse, et la Psychanalyse utilise certains éléments de la systémie. Je suis pour que les gens aient une sensibilisation à l'analytique lorsqu'ils sont systémiciens, et à la systémie lorsqu'ils sont psychanalystes. J'ai commencé à m'intéresser à l'approche familiale par l'intermédiaire de la systémie avant me tourner vers la TFP.

SCB : Vous n'êtes pas le seul à avoir abordé la TFP en découvrant en premier lieu la systémie. C'est le cas de Philippe Robert de la PSYFA, par exemple. Et dans les institutions, il arrive que les

TFP soient conduites par un psychanalyste et un systémicien, ce qui n'est pas toujours simple.

ST : C'est bien, il faut encourager les croisements pour sortir des querelles de chapelle. Lorsque je suis allé chez Franco Basiglia en Italie, j'y ai rencontré Mony Elkaim avec qui je suis resté par la suite en contact. Nous avons souvent fait des interventions ensemble, comme au Canada, où nous avons abordé la thérapie familiale ensemble sous ces deux approches, psychanalytique et systémique.

SCB : Avant de clore cet entretien, comme vous avez évoqué la mission qui vous avait été confiée par le ministère de l'Éducation portant sur les écrans, qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser au numérique ?

ST : Pourquoi je me suis intéressé au numérique ? Mais parce que c'est magique ! J'ai toujours été attiré par ce qui était magique. Vous savez, quand j'étais enfant, nous avions pour seuls jouets, avec mon frère qui avait quatre ans de plus que moi, de la pâte à modeler, du papier, des crayons, des ciseaux et de la colle. J'ai passé mon enfance, dans une alcôve attenante à la cuisine, à la lumière électrique, à fabriquer avec lui des petits bonhommes en pâte à modeler, à qui on faisait avoir des aventures dans des maisons en carton. Et souvent, je rêvais que ces petits bonhommes s'animent. Je leur soufflais dessus, je leur disais va à droite, va à gauche, et ils obéissaient !

Alors, quand les jeux vidéo sont apparus, j'ai éprouvé un choc. Je les ai découverts en 1988. J'étais chez une copine, ses enfants avaient un ordinateur Amstrad, et lorsque je les ai vu appuyer sur une touche pour faire bouger les petits bonhommes sur l'écran, j'ai eu le coup de foudre. C'était tout ce dont j'avais toujours rêvé. Et j'ai passé des heures à leur donner des ordres, comme va couper du bois, construit une écurie,

va pêcher du poisson, etc. Ensuite, il y a toujours un moment où des ennemis attaquent, il faut se défendre, cela m'intéressait moins. Ce qui m'intéressait était de commander les petits bonhommes et de les regarder accomplir mes ordres. Vous allez me dire que c'est paradoxal pour quelqu'un qui dit ne pas aimer l'autorité, mais là, c'est de la fiction ! ou plutôt c'est cette idée de la magie. Après, avec les réseaux sociaux, il y a eu l'émerveillement d'entrer en contact gratuitement avec des gens à l'autre bout du monde, et d'avoir une encyclopédie toujours à portée de mains. Et maintenant, les Chatbot, et l'IA, ont également ce caractère magique.

Je suis ainsi entré dans les technologies numériques par mon âme d'enfant. Je suis émerveillé par tout ce que permettent ces nouvelles technologies, et en même temps inquiet. La manière dont je me dirige vers les technologies nouvelles c'est avec l'idée de jouer avec elles, de voir comment cela fonctionne, de les tester, de découvrir leurs limites, leurs risques... C'est comme cela que j'ai été élu à l'Académie des technologies sans avoir rien demandé, parce que j'étais le seul psychiatre intéressé par la relation à nos objets quotidiens. J'ai dirigé des ouvrages collectifs, publié des manuels comme *Comprendre et soigner l'homme connecté* avec Frédéric Tordo, et fait beaucoup de conférences sur le numérique et les écrans. Et maintenant, c'est sur l'IA. J'essaie de me rendre disponible aux demandes qui me sont proposés en lien avec les technologies et les comportements humains, même si parfois ils ne correspondent pas à des domaines j'ai déjà travaillé. Mais je considère que c'est une opportunité pour continuer à comprendre ces questions qui seront de plus en plus fondamentales dans notre culture. Nous utiliserons de plus en plus ces objets technologiques comme des partenaires professionnels, mais aussi affectifs.

SCB : Et concernant ces nouvelles technologies, quel intérêt verriez-vous pour la STFPIF ?

ST : Si on reçoit une famille en TFP, il peut se trouver, par exemple que la fille adolescente s'adresse à Chat GPT pour trouver les arguments qui convaincront ses parents de lui offrir le blouson qu'elle souhaite, mais aussi peut-être pour savoir comment gérer la dépression de l'un d'entre eux. De plus en plus d'adolescents en psychothérapie font alterner des séances avec leur psychothérapeute, chaque semaine ou tous les 15 jours, et des « séances » avec ChatGPT tous les jours. Il y a donc un interlocuteur qui n'est pas présent en TFP, mais dont il faut tenir compte.

On ne peut pas non plus prendre en charge les familles sans prendre en compte les liens à distance. Par exemple, dans les familles dont les parents sont séparés, avant l'enfant allait chez maman et il était sous l'autorité de maman, et quand il allait chez papa, il était sous l'autorité de papa. Mais aujourd'hui, avec le Smartphone, l'enfant est chez l'un des deux parents, le téléphone sonne et l'autre parent dicte ses consignes, voire téléphone toutes les heures pour voir si l'ordre du jour est respecté. Avec un Chatbot c'est pire, chacun va aller chercher ses modèles. Donc, on ne peut pas ne pas s'intéresser à ces technologies.

Même chose pour les jeux vidéo. Les rôles que les ados se choisissent dans les jeux vidéo ne sont pas toujours sans lien avec leur rôle dans la famille. J'ai toujours été très choqué qu'un thérapeute qui reçoit des enfants qui jouent aux jeux vidéo ne cherche pas en être curieux. Parce que l'enfant voit très vite dans les yeux du thérapeute que lorsqu'il en parle, cela n'éveille aucun écho. Alors il arrête d'en parler, et c'est dommage, alors que c'est une matière première formidable pour dessiner, construire des histoires, et comprendre le monde intérieur de l'enfant. Ne pas s'intéresser à ce qui intéresse les

gens que nous recevons, c'est problématique. Après il est bien évidemment inutile de connaître ces choses aussi bien qu'eux. Mais montrer qu'on s'y intéresse, c'est montrer qu'on ne méprise pas leurs activités et donc, indirectement que l'on ne méprise pas ceux qui s'y adonnent.

Quand on me parle d'un jeu vidéo que je ne connais pas, dans ces cas-là je leur demande s'il y en a un auquel il ressemble, et peut-être je le connaîtrai. Car il existe ce qu'on peut appeler des familles de jeux vidéo. S'il y en a un que vous ne connaissez pas, il est très probablement dans une famille où il s'en trouve un autre que vous pouvez connaître un peu. Il y a quatre à cinq grandes licences sur le marché qui produisent chacune un nouveau jeu tous les deux à trois ans, un jeu culte. Du coup, si on n'a pas suivi le dernier ou l'avant-dernier, on n'est pas perdu quand même.

SCB Après, il y a le numérique pour la STFPIF elle-même. Je ne vais pas le faire là, car j'ai choisi l'enregistrement et préfère le faire moi-même, car j'aime écrire, mais j'aurais pu demander à l'IA de faire le compte-rendu de cet entretien.

ST Je n'ai pas osé vous le proposer, mais elle le fait très bien. Elle peut transcrire ce qui a été enregistré. Après, vous le relisez, il y a peut-être quelques erreurs, mais globalement c'est bien.

SCB : Merci beaucoup pour cet entretien.

Poèmes et peintures de G. Decherf

A l'attention des thérapeutes familiaux qui auraient du mal à garder espoir et créativité dans notre monde « d'azur et de roche » :

L'azur et la roche

Du milieu de la terre, du plus petit trou noir,
De l'anfractuosité encore plus dérisoire
De l'écorce entre' ouverte,
De la feuille si verte,
Et du creux de la bombe,
Et du fond de la combe,
De l'immense vallée qui n'en finira plus,
Il éclate il grandit, il monte jusqu'aux cimes,
Enveloppe, il étreint, il inonde les puits
Avec toute la force de l'adieu, de l'ultime,
Il dit « non ! Pourquoi moi ? Dites-moi que je rêve ! »
Il répète le cri de tous ceux que l'on crève !
A force de ne plus vivre de l'espérance
De toujours renoncer à tout ce que j'étais,
A la tendresse chaude,
Qui me portait dès l'aube,
A force d'accepter, les manques, les errances,
Les quotidiennetés qui vous cassent l'émoi
Je n'ai plus soutenu nos âmes vers l'azur,
Nous avons basculé sur la roche si dure.
Le silence est tombé sous la pluie de cendres,
Il faudra respirer, il faudra bien attendre,
Retrouver le courage et l'aide à revoir,
Dans mes yeux déchirés, les lueurs d'espoir
Gérard Decherf, 9 juillet 1991

La De-Horde

Du fond des origines,
Des tribus primitives
De là-bas, de la horde,
Enceinte de folie,
Pleine de violence,
De la fascination
Fille et mère de l'angoisse,
Des moutons, des agneaux,
Des cavernes enfouies,
Des gouffres infinis,
Des profondeurs, de profundis,
Nos voix montent vers toi :
LIBERTE !
Liberté,
C'est l'envers de la horde,
Sans être le désordre,
Il suffit d'être tous,

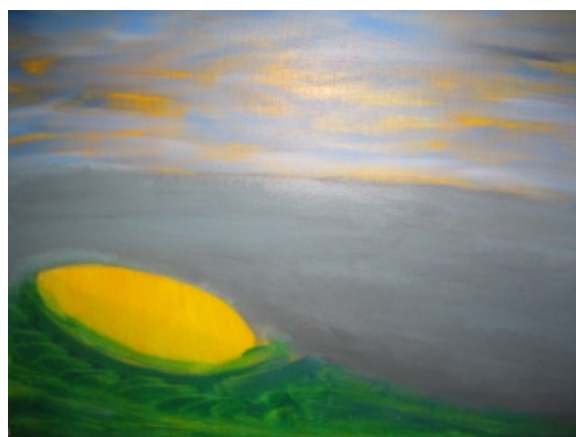
D'être frères, d'être sœurs,
De parler, de partager,
En restant vigilant,
Pour que monte la source,
Profonde, et que la flamme
Vivante nous éclaire,
Et puissante la vague,
Puisse enfin nous porter.
Le groupe est un rêveur...
A tous, il nous apporte
Ce que donne la fleur,
Le vent plein de pollen,
On peut vivre et jouer,
On peut rire et construire.
Gérard Decherf, mai 1995

« L'azur et la roche », est le reflet du parcours de vie de Gérard Decherf, tissé d'évènements familiaux, de traumatismes liés aux deux dernières guerres vécues durement par ses aïeux, de séparations et de pertes fraternelles, de la crainte de voir se reproduire ces traumatismes en tant que père.

« La De-Horde », a été écrit pour rebondir après la dissolution de l'APSYG, et pendant la création de la STFPIF et de la SFTFP.



*Peinture de Gérard Decherf
Couverture de Souffrances dans la famille en 2003*



Peinture de Gérard Decherf 2004



*Peinture de Gérard Decherf
« Berceau sur le Nil » - 2005*



Peinture de Gérard Decherf 2004